Niveau(x) d'enseignement: 0 Numéro EDUQ : 9570678
Centre d'intérêt: 810

Forum international Arts et culture, école et économie (1993 : Montréal, Québec).

Actes / du Forum international Arts et culture, école et économie, 16 août 1993. -- [Québec] : Ministère de l'éducation : Ministère de la culture et des communications, c1994.
37 p. ; 28 cm.

Version anglaise publ. sous le titre: Proceedings. Code: 9495-3023; 44-1699A. Code: 9495-0088; 55-1699.

ISBN 2-550-30024-6

Vedette(s)-secondaire(s): Québec (Province). Ministère de l'éducation * Québec (Province). Ministère de la culture et des communications

Descripteur(s): Art * Culture * Education artistique * Rôle de l'école * Développement culturel * Economie

Identificateur(s) de sujet: Affaires

Synthèse des propos retenus à la suite des communications prononcées lors du Forum. Ce dernier a permis une réflexion sur la place que doivent occuper l'art et la culture dans la société québécoise contemporaine et, plus spécifiquement, dans la formation générale des jeunes. Il a préconisé, entre autres, un rapprochement entre le milieu des affaires et celui des arts.

ACTES

DU

FORUM

INTERNATIONAL

ARTS ET CULTURE

ÉCOLE ET ÉCONOMIE

Québec

95-70678

ACTES

DU

FORUM

INTERNATIONAL

ÉCOLE ET ÉCONOMIE

16 AOÛT 1993

© Gouvernement du Québec 1994
Ministère de l'Éducation — 9495-0088

ISBN 2-550-30024-6

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Québec, 1994

Table des matières

Page

Introduction 1

Objectifs du Forum 3

Mot de bienvenue 5

Allocution de M. Alain Bruneau, sous-ministre adjoint, ministère de la Culture 5

Allocution de M. Paul Tremblay, sous-ministre associé, ministère de l'Éducation 5

Conférences

Rôle des arts dans le développement et l'épanouissement des citoyennes et des citoyens de demain
Irena Wojnar 9

Comment l'évaluation peut améliorer la pratique éducative
Elliot W. Eisner 11

Apport de l'éducation artistique au développement des compétences humaines
Albert Jacquard 14

Une société a-t-elle un avenir sans les arts ?
Marilyn Ferguson 17

L'économie joyeuse : les arts et la compétitivité des nations
Harry Hillman Chartrand 18

Capacités créatrices dans le monde des arts et des affaires
Elisabeth Straus 22

Production et consommation de produits culturels, une affaire d'éducation
François Colbert 26

Le nécessaire rapprochement du milieu des affaires et du milieu des arts
Diane Morin 31

Les arts et l'économie
Bernard Lamarre 33

Mot de la fin

Allocution de M. Robert Lepage, artiste-metteur en scène 35

Introduction

La présente publication contient les conférences prononcées durant le **Forum international Arts et Culture, École et Économie** tenu le 16 août 1993 au Palais des congrès de Montréal. Le Forum, qui a réuni plusieurs centaines de personnes engagées dans différents secteurs d'activité, a été l'occasion de lancer une réflexion collective sur la place que doivent occuper les arts et la culture dans la société québécoise contemporaine.

Les conférences reproduites ici traitent de contenus à la fois philosophique, scientifique, artistique, culturel et éducatif. Elles reflètent donc l'image même de la diversité que les sociétés actuelles présentent. Elles illustrent aussi un contexte complexe de création et de rapports nouveaux à établir dont la portée et les conséquences sont difficiles à prévoir. À cet égard, plusieurs sujets de réflexion ont été soulevés par les conférencières et les conférenciers, afin d'aider les participantes et les participants venant de différents milieux à mieux percevoir leurs rapports et leurs influences respectives.

Nous sommes bien conscients que la vaste thématique qui était proposée au Forum porte encore l'odeur de nombreuses interrogations. Nous souhaitons donc que le présent recueil d'information, de réflexions et de témoignages contribue à ce que le débat se poursuive, auquel cas nous aurions atteint nos objectifs.

Bonne lecture!

Objectifs du Forum

Objectif général

Mettre en valeur les possibilités de relations et d'actions entre les arts, l'école, la culture et l'économie afin de promouvoir l'éducation artistique et culturelle.

Objectifs particuliers

- Mettre en présence des spécialistes des domaines artistique, culturel, éducatif et économique.
- Considérer l'apport de l'éducation artistique et culturelle dans le développement des compétences humaines.
- Situer le rôle des arts dans le développement et l'épanouissement du citoyen et de la citoyenne de demain.
- Faire état de la recherche scientifique sur les arts et de ses composantes de base à l'intérieur du programme d'études de l'élève.
- Estimer l'influence de l'éducation artistique et culturelle et ses effets sur l'économie postmoderne.
- Établir les relations entre la conscience d'un nouvel ordre mondial et ses répercussions sociétales (valeurs).
- Mettre en évidence les conséquences d'une complicité éducative sur la production et la consommation de produits culturels.
- Démontrer les rapports entre les aptitudes de production et leurs effets dans le monde des affaires.

Mot de bienvenue

Allocution de M. Alain Bruneau
Sous-ministre adjoint
Ministère de la Culture
Gouvernement du Québec

Mesdames,

Messieurs,

Nous voici réunis ce matin au moment d'entamer une journée très particulière, importante, une journée que nous préparons et attendons depuis plusieurs semaines avec un plaisir longuement anticipé.

Le **Forum international Arts et Culture, École et Économie** va en effet nous donner l'occasion d'entendre d'éminents et éminentes spécialistes de tous ces domaines que je suis très heureux et honoré d'accueillir au nom de la ministre de la Culture, M^me^ Liza Frulla, et à qui je souhaite la plus cordiale bienvenue chez nous.

Si nous sommes ici aujourd'hui, c'est parce que nous sommes tous et toutes animés par la même volonté de donner à l'art et à la culture la place essentielle qui leur revient dans la formation générale de nos jeunes. C'est parce que nous savons l'importance et les effets bénéfiques que peut avoir sur un enfant, et plus tard sur sa vie d'adulte, l'apprentissage qu'il aura fait très tôt d'une discipline artistique, quelle qu'elle soit. Il en retirera, entre autres, le plaisir de l'expérimentation, la découverte de son talent, l'estime et la valorisation de lui-même, la rigueur et le sens de l'effort, autant de vitamines essentielles à sa bonne santé et à son développement.

Et si cet apprentissage d'une discipline ne devait pas déboucher sur une carrière artistique, car nous ne sommes pas tous nés pour être artistes, il aura néanmoins fait éclore la sensibilité qui rend réceptif à cette communication profonde entre les êtres, qui est le propre de l'art.

L'école existe pour éveiller l'enfant à toutes les dimensions de son être, et comme parents, comme société, nous voulons ce qu'il y a de mieux pour nos enfants.

Mais nous vivons une époque éminemment déroutante où sont remises en question les structures, les valeurs, les frontières qui, jusqu'à tout récemment, nous soutenaient, nous encadraient, délimitaient notre territoire et notre milieu. Jusqu'à tout récemment, nous étions en terrain connu et les repères étaient là, bien visibles.

Aussi avons-nous plus que jamais besoin de nous tourner vers les autres, que nous soyons parents, éducateurs, spécialistes de la culture ou de l'économie, chercheurs ou élus du peuple, pour essayer de tirer profit des expériences menées ailleurs, pour nous rapprocher les uns des autres, pour réfléchir et faire route ensemble puisque nous allons tous et toutes dans la même direction.

Cette mise en commun des compétences, des expériences et des moyens, dont le **Forum international Arts et Culture, École et Économie** est l'illustration, constitue le fondement même de la vaste politique culturelle que le gouvernement du Québec s'est donnée et dont l'application repose sur l'action concertée de tous et toutes les intéressés, le ministère de l'Éducation au premier chef.

Tout à fait confiant que ce forum saura alimenter notre réflexion par les fructueux échanges qu'il ne manquera pas de susciter, je tiens en terminant à vous remercier chacun et chacune pour tout ce que vous investissez de vous-même à l'intention de nos jeunes. Je remercie aussi tout particulièrement mesdames les conférencières et messieurs les conférenciers d'avoir accepté notre invitation à partager avec nous le fruit de leur propre réflexion.

Bonne journée à tous et à toutes.

Allocution de M. Paul Tremblay
Sous-ministre associé
Ministère de l'Éducation
Gouvernement du Québec

Mesdames, Messieurs,

Distinguished guests from many countries,

C'est une occasion rare qui nous est fournie aujourd'hui d'aborder la question de l'éducation aux arts dans un forum qui rassemble des spécialistes du monde entier et des centaines d'éducateurs et d'éducatrices d'ici vivement intéressés à l'éducation artistique.

On behalf of the Québec Ministry of Education, I am pleased to extend a warm and cordial welcome to everyone gathered here today. Looking down the list of prestigious guests speakers and at the wide spectrum of participants from across Québec, Canada and more than 30 different countries, I am sure that the mix is perfect for a rich and reward-

ing experience for those of us fortunate enough to be in attendance. Let's join together and make this an unforgettable day.

Et merci au Comité organisateur de la Société internationale pour l'éducation artistique (INSEA) d'avoir rendu possible une pareille rencontre dans le cadre de son congrès.

Petite remarque en ce début de forum : les historiens de l'art notent que l'artiste est une réalité récente, du moins comme personnage inspiré et individualisé. Jusqu'au siècle dernier, il y avait avant tout des artisans. D'une certaine manière, c'est tous les gens qui faisaient de l'art.

Ils tissaient leurs étoffes, confectionnaient leurs vêtements, fabriquaient leurs meubles, construisaient et décoraient leurs maisons. Chacun et chacune étaient en quelque sorte menuisiers, architectes, musiciens, boulangers, peintres. Chacun se trouvait ainsi, par l'expérience de création, relié au monde, aux choses, à la vie. Chacun était créateur de son environnement. L'art faisait partie de la catégorie de l'industrie.

La distanciation qui s'est produite entre l'art, la culture et l'économie est un phénomène de notre siècle. Nous souffrons de ce hiatus entre l'art et la vie. Nous y avons perdu le contact avec les choses. Et dans nos univers préfabriqués, la solitude est devenue notre compagne.

Tous nos propos d'aujourd'hui chercheront à relier à nouveau : arts, culture, école et économie. À créer une sorte de «conspiration éducative». «Conspiration» nécessaire pour assurer un espace humain d'inspiration et de respiration pour les personnes et pour nos sociétés.

Depuis environ dix ans, nos sociétés sont forcées de redécouvrir le lien entre l'économie et l'écologie. Vous avez raison d'élargir ce matin le débat en y ajoutant un troisième terme, celui de l'art et de l'expérience artistique.

Saint-Exupéry disait déjà : «On ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous! On ne peut plus. On ne peut plus vivre sans poésie, couleur, ni amour.»

Let's have a colourful day! Je nous souhaite un excellent forum.

Note aux lectrices et aux lecteurs

Dans les pages suivantes se trouve une synthèse des propos que nous avons retenus à la suite des communications présentées par les conférencières et les conférenciers ayant participé au **Forum international Arts et Culture, École et Économie**.

Conférences

Rôle des arts dans le développement et l'épanouissement des citoyennes et des citoyens de demain

Irena Wojnar
Esthéticienne de l'art
Université de Varsovie, Pologne

Je viens d'un ancien pays socialiste qui a vécu une très grande expérience récemment, et qui est en pleine transformation. Je me suis interrogée à savoir s'il était possible d'imaginer comment développer une pensée commune alors que nos expériences sont tellement différentes et variées. Je crois qu'il y a un principe qui distingue les êtres humains. D'un côté se trouvent ceux qui veulent dominer l'homme, qui agissent d'une façon fermée et contrôlée, et de l'autre tous ceux qui veulent ouvrir, agir, être ensemble et communiquer. Je crois que nous tous, en provenance de différents pays du monde, sommes de ce deuxième côté. Nous voulons faire quelque chose ensemble, nous sommes sensibles à ce qui se passe dans notre monde, ce monde à nous, unique et qui doit être non seulement sauvé, mais amélioré.

Pour y arriver, je suggérerai d'abord quelques propositions éducatives, essentielles présentement. Deuxièmement, je présenterai quelques avantages de l'art dans la formation, avantages qui sont plus que jamais actuels, sachant que l'art a influencé la formation humaine depuis des siècles. Troisièmement, nous évaluerons quelles sont nos chances de réaliser nos idées et quels sont les obstacles à éviter pour réussir.

Alors, si on parle de propositions éducatives, qu'est-ce qui est essentiel? Je crois que c'est d'aider et de défendre ce qu'il y a de plus personnel dans l'homme. C'est une trame de réflexions qui nous touche tous et qui procure non seulement des inquiétudes mais aussi des angoisses. Je pense que c'est l'homme et le tissu humain qui sont menacés vraiment. J'ai retenu cette argumentation puisqu'à compter des années 70, au plan éducatif, nous avons vu se former une conscience internationale de plus en plus sensible à la dimension existentielle de l'être. L'homme qui doit être dans le monde, l'homme qui doit être éveillé, l'homme qui doit non seulement penser et agir mais aussi sentir et communiquer. Cette dimension existentielle est menacée de plus en plus aujourd'hui et de façon très violente.

C'est un des drames de notre époque; nous nous trouvons à un carrefour non seulement de valeurs mais de faits terribles, qui menacent non seulement l'existence aux plans matériel et biologique, mais surtout l'homme, dans son existence propre, humaine et personnelle.

Il y a eu beaucoup d'études, beaucoup d'essais, beaucoup d'analyses qui ont cherché à trouver une sorte d'image du monde, et qui ont parlé de la situation de l'homme menacé. Je crois qu'à partir de ce rapport de l'Unesco qui date de 1972, *Apprendre à être*, on observe une sensibilisation de plus en plus aiguë à ce genre de problème, c'est-à-dire celui de l'homme qui non seulement agit et pense, mais celui de l'homme qui sait arranger sa propre vie autour de valeurs, qui est sensible au bien et au mal, aux malheurs, aux drames, aux passions et qui est ouvert aux autres. La décennie mondiale de la culture proclamée par l'Unesco il y a quelques années met en valeur justement le rôle du facteur humain, ce rôle humain, aussi bien dans l'économie que dans le développement de la vie sociale et culturelle.

Cette essence de l'homme qui fait l'objet de nos préoccupations nous interpelle en tant qu'éducateurs. Il faut faire quelque chose. Quels sont ces problèmes non seulement de réflexion mais aussi d'actions pédagogiques? C'est ici que nous disons : «Ah bon, peut-être que l'art et la culture sont des choses importantes!» C'est une sorte d'instrument éducatif. *Instrument* dans un sens très particulier puisque c'est un outil qui peut aider à sortir de l'homme ce qui est essentiel, ce qui est caché et ce qui est dominé par toutes sortes de drames ou de malheurs.

J'ai une petite théorie personnelle de l'éducation. Je crois que surtout au XX^{e} siècle on trouve deux courants parallèles dans l'éducation. Il y a ce courant qui peut être nommé «enseignement», cela veut dire en anglais *in*. C'est quelque chose que l'on met dans l'élève, que l'on fait entrer dans la personnalité de l'élève (ce qui vient de l'extérieur, toutes sortes d'enseignements et de connaissances), mais il y a aussi cet aspect de la formation humaine qu'on peut nommer *out* c'est-à-dire ce qu'on peut faire émerger comme richesse intérieure de l'homme. Ces deux voies se complètent, et on ne peut pas organiser l'enseignement dans les deux, même si nous constatons parfois que l'une de ces voies a tendance à être dominée par l'autre.

Je crois que la domination éducative de cette voie nommée *in* (enseignement) peut être dangereuse parce qu'elle paralyse la créativité et, par le fait même, la force intérieure. Il faut donc faire valoir cet autre aspect de l'éducation, celui

qui est lié à l'inspiration, à la stimulation, à cette possibilité de faire sortir de l'homme ce qui est caché, et fournir l'effort pour y arriver.

C'est ici que l'art nous permet de faire quelque chose. Je crois qu'il faut d'abord mettre l'accent sur ce qu'est l'art dans son sens sublime, dans son sens grandiose et dans son sens pathétique, parce que l'art est l'expression de ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, cette créature à la fois individuelle et collective. L'art est menacé à notre époque, et ces menaces atteignent non seulement l'existence biologique et morale de l'homme, mais également l'art lui-même et la culture. C'est une sorte de contradiction. Une contradiction car, d'un côté, il semble que nous fassions confiance aux valeurs de l'art et de la culture, mais, de l'autre, il nous faut constamment rappeler que les arts sont menacés; alors que leurs actions sur l'homme ne sont peut-être pas tout à fait sûres ni tout à fait reconnues. Il faut alors veiller non seulement à ces tissus humains, ces côtés personnels de l'homme, mais il faut aussi veiller à ce que les valeurs de l'art soient accueillies et qu'elles soient présentes dans notre vie. L'art peut jouer une place importante dans l'éducation, et il faut le voir comme quelque chose qui peut sauver l'éducation.

Puisque l'on parle de cette chance éducative de l'art, j'aimerais vous lire cette phrase tirée d'une revue américaine : «À notre époque, l'éducation par l'art, l'éducation esthétique ou artistique peu importe, je pense que toute éducation dans le sens humaniste est une chose absurde et cruciale à la fois. Elle est absurde pour les gens qui sont du côté qui n'est pas le nôtre, c'est-à-dire pour ceux qui sont du côté pragmatique, du côté matériel de la vie, pour la brutalité qui l'accompagne.»

Il y a beaucoup de personnes avec lesquelles on peut discuter des problèmes du monde mais pour qui les arts sont secondaires, pas nécessaires, des petits trucs pour les enfants, vraiment pas sérieux. Mais nous, la plupart des gens qui sont ici, pensons que l'art est un élément essentiel à la défense des tissus humains.

La défense de ce qui sera peut-être absolument perdu ou exclu de notre vie si on ne fait pas cet effort pour sauver l'humain.

Si nous pensons que l'éducation est une dimension cruciale, il faut donc dire que l'art et les arts sont beaucoup de choses. Ici, on parle surtout des arts plastiques, mais je me demande quelles sont les chances, les possibilités et la fonction des arts. On peut percevoir l'art comme une sublimation de la vie à travers les grandes œuvres du patrimoine; tous les éducateurs y sont très attachés, et n'est-ce pas le patrimoine artistique qui est vraiment source de l'enrichissement intérieur de l'homme? La présence de ce patrimoine n'est-elle pas aussi la garantie de cette continuité, de cette durée de l'humain dans l'histoire?... L'art, sublimation de la vie, bien sûr. Alors ici, on peut parler de musée imaginaire et de toutes les chances éducatives réelles et concrètes qu'il offre. Il y a également les arts comme embellissement et enrichissement du cadre de vie. Il faut insister sur le problème de l'art qui est un moyen d'organiser l'environnement culturel de l'homme puisque ce ne sont pas seulement les hommes qui créent les images et les objets, mais ce sont aussi les objets et les images qui ont une influence sur les êtres humains.

C'est un problème très important, mais tout à fait différent de la sublimation. Il faut distinguer : d'un côté, nous avons la sublimation avec les œuvres et les chefs-d'œuvre grandioses. De l'autre, nous avons ces objets, cette créativité des langages, manifestés dans le cadre matériel de la vie. Il y a aussi l'art des images, comme source de formation lorsqu'elle ne sous-estime pas l'influence des mass médias comme véhicule d'une culture d'images, produisant des effets d'évasion et de compensation devenus importants pour l'homme contemporain. Finalement, une dernière dimension à la fois essentielle et très difficile : l'art comme style de vie et comme façon d'être dans le monde. On parle beaucoup de créativité, de sensibilité et d'imagination. Or, ce sont justement ces facteurs pénétrés par la sensibilité et l'imagination qui façonnent des attitudes d'ouverture face aux problèmes du monde, des autres et de soi-même. Ce sont des aspects essentiels. Je crois que la formation à travers l'art, c'est cette volonté d'insister sur le développement et l'enrichissement des sensibilités de l'homme et celle de concevoir le rôle de l'art sur trois plans d'existence.

Le premier plan concerne notre façon d'être dans le monde. Les arts influencent notre attitude envers le monde, et nous souhaitons tous y retrouver des correspondances à la fois historique, culturelle, sociale et actuelle. Le deuxième plan s'adresse à tout ce qui organise nos comportements avec les autres : c'est-à-dire notre ouverture, notre communication et notre possibilité de nous exprimer. Lorsque nous nous exprimons, c'est pour être compris. Ce n'est pas seulement l'expression «pour s'exprimer», mais c'est l'expression «pour communiquer» afin que l'autre comprenne et communique à son tour les messages exprimés par nos expressions artistiques. Le troisième plan se situe au plan de l'éducation, c'est l'homme par rapport à lui-même, c'est-à-dire l'autoconscience. Nous formons notre façon d'être au monde, et cette orientation que nous retrouvons dans le courant pédagogique d'aujourd'hui, c'est l'aspect de l'autoformation dans le sens très général. Non seulement l'autoformation dans un sens intellectuel mais cette possibilité de nous former, de nous créer par nous-mêmes, et d'arriver à une autoconscience plus profonde, celle-ci étant le but utile de toute formation.

Je crois que ce qui nous procure la possibilité d'atteindre les objectifs éducatifs essentiels, c'est une sorte d'équilibre éducatif. Un équilibre qui s'exprimerait par une meilleure proportion entre le sentir, l'agir et le savoir. On parle beaucoup d'être et d'avoir, bien sûr, mais ce ne sont pas les extrêmes qu'il faut choisir. Il faut toujours choisir l'équilibre.

Pour terminer, je citerai une réflexion d'Herbert Read, un penseur proche de nous, grand maître de l'éducation par l'art et qui a appuyé cette idée de l'équilibre de l'éducation : «Si nous faisons trop confiance aux forces de l'intelligence et si nous n'admettons pas la puissance de l'imagination, nous serons témoins du triomphe du mal.»

Comment l'évaluation peut améliorer la pratique éducative

Elliot W. Eisner
Chercheur en éducation artistique
Université Stanford, Californie, et président de l'*American Educational Research Association*

J'aimerais tout d'abord faire ressortir la distinction qui s'établit actuellement entre les anciens principes régissant la manière dont s'effectuent les évaluations dans les écoles et les nouveaux principes qui sont encore en développement et qui restent à parfaire. Dans un certain sens, cet exposé est à la fois une rétrospective et un état de la question. Je souhaite surtout que les idées que je vais partager avec vous aujourd'hui aient une incidence sur vos activités pédagogiques et professionnelles et qu'elles soient utiles aux ministères de l'Éducation et de la Culture pour améliorer la situation dans les écoles.

La technologie de l'évaluation dont nous disposons a été élaborée et raffinée après 1915 environ et au cours des années 20. Elle se fonde essentiellement sur une approche psychométrique. La psychométrie est une façon de mesurer les connaissances des élèves et d'autres individus afin de savoir s'ils peuvent participer à des activités sociales et prendre certaines décisions à caractère social. Les tests auxquels je fais allusion, conçus au cours de la Première Guerre mondiale, servaient à sélectionner les candidats susceptibles de devenir officiers et à reconnaître les individus qui ne maîtrisaient pas suffisamment la lecture et l'écriture pour servir dans les forces armées. Depuis cette époque, une méthode sophistiquée, fondée sur des études statistiques, a permis d'élaborer des tests de compétence normalisés, qui sont utilisés un peu partout dans le monde, et notamment aux États-Unis. Je crois qu'on s'en sert au Canada et même à Montréal.

Il existe une technologie très sophistiquée qui a des conséquences très importantes sur l'application des méthodes pédagogiques. En règle générale, les tests normalisés sont fondés sur le principe suivant lequel le rendement de différents individus est réparti d'une façon normale. Les tests sont notamment conçus de manière à ce que le rendement d'un groupe d'élèves corresponde à une courbe en forme de cloche, de telle sorte qu'un petit nombre d'enfants obtiennent des résultats supérieurs, la majorité des autres se situent dans la moyenne et un petit nombre ont des résultats médiocres. Dans un certain sens, il existe dans cette manière d'aborder la mesure et l'évaluation une compétition implicite parmi les jeunes, en raison de la façon dont les tests sont conçus et des principes sur lesquels ils sont fondés.

Ces tests sont habituellement administrés aux élèves à la fin de l'année scolaire, au cours d'une séance spéciale. Les jeunes doivent alors faire la preuve de leurs aptitudes scolaires dans un domaine particulier pendant un, deux ou trois jours, généralement à la fin de mai ou au début de juin.

Cependant, cette manière d'évaluer ce que les jeunes ont retenu et ce qu'ils peuvent faire suscite de plus en plus d'insatisfaction. Une méthode de remplacement, qui n'est pas encore utilisée parce qu'elle est toujours à l'étude, comme je l'ai mentionné précédemment, est actuellement à l'essai dans différents pays où l'on remet en question la valeur des évaluations de type traditionnel. Cette méthode s'appelle l'évaluation authentique ou l'évaluation du rendement. Le terme «authentique» évoque automatiquement le terme opposé, c'est-à-dire «factice». Pour les gens qui élaborent cette nouvelle méthode, les évaluations traditionnelles sont factices parce que les aptitudes qui sont enseignées à l'école et mesurées à l'aide des méthodes traditionnelles ont peu de rapport avec le genre d'activités que les élèves sont appelés à exercer une fois qu'ils et qu'elles ont quitté l'école. En d'autres termes, on a constaté après bien des années que les connaissances enseignées à l'école avaient peu de rapport avec le monde où les jeunes vivent.

Ainsi donc, le problème consiste à déterminer comment concevoir des programmes scolaires qui assureraient ou du moins rendraient possible un transfert de connaissances significatif du contexte scolaire au monde extérieur où les jeunes vivent.

L'école est devenue un milieu d'apprentissage coupé du monde extérieur. Nous devons adopter des moyens d'évaluation et des programmes d'enseignement authentiques. Lorsque les jeunes étudient les sciences en général, les sciences sociales ou l'histoire, ce qu'ils apprennent à l'école exerce une influence variable sur ce qu'ils pensent et ce qu'ils font hors du milieu scolaire.

Si nous voulons élaborer un programme d'étude des arts qui a son prolongement hors du milieu scolaire et réviser les autres programmes pédagogiques, notre démarche devra favoriser l'apprentissage de connaissances transférables. Je vais vous donner un exemple. J'ignore comment les gens peuvent obtenir leur permis de conduire à Montréal ou à Québec, mais aux États-Unis il existe deux types d'examens. Dans un premier temps, le candidat doit répondre à un questionnaire à choix multiples, puis il doit subir un examen de conduite pratique.

Les tests à choix multiples administrés dans les écoles ne sont à peu près plus utilisés ailleurs, sauf peut-être pour l'obtention d'un permis de conduire. Nous imposons donc aux jeunes, dans nos écoles, une situation qu'ils et qu'elles ont rarement l'occasion de revivre à l'extérieur. C'est pourquoi la validité productive des tests, leur capacité de prévoir le comportement des élèves hors de l'école, est très limitée. Nous devons nous rappeler avant tout que le rendement des élèves à l'école n'est pas l'objectif premier de l'éducation.

L'objectif de l'éducation, outre qu'elle doit nous apprendre comment apprendre seuls, consiste à nous permettre de bien réussir dans la vie que nous menons hors du contexte scolaire.

Nous devons donc trouver des moyens de concevoir des programmes et d'évaluer les résultats de ces programmes de manière à pouvoir bien comprendre ou prévoir ce que les jeunes feront quand ils n'auront plus à faire ce qu'ils font à l'école. L'élaboration de méthodes d'évaluation authentiques exige donc qu'on repense en entier les programmes scolaires destinés aux jeunes.

Les tests qui sont conçus à l'heure actuelle se rapprochent étroitement des activités prévues aux programmes scolaires. Nous devons considérer que l'évaluation exige des données longitudinales non pas d'un seul coup même en mai ou en juin, mais des données sous de multiples formes, recueillies sur une base régulière. Les données que nous recueillons ne sont pas le résultat des tests normalisés à choix multiples, mais le résidu des efforts que les jeunes ont fournis au cours de l'année scolaire et qui sont étroitement liés aux tâches qu'ils et qu'elles ont accomplies.

Cela constitue une sorte d'enveloppe ou de portfolio qui devient l'objet même de l'évaluation. Lors de l'évaluation, l'élève assume une responsabilité importante puisqu'il ou elle porte un jugement sur son propre travail; non pas que ces jugements seront toujours justes, mais parce que le processus qui consiste à apprendre à réfléchir sur son propre travail et à le juger contribue au développement de l'individu. Ainsi, les tâches liées à l'évaluation sont, d'une certaine manière, partagées par l'élève.

Ce nouveau type d'évaluation comporte une autre dimension. Nous devrions concevoir des programmes et des méthodes d'évaluation qui nous permettraient, en tant qu'enseignants et enseignantes, de nous faire une idée des progrès réalisés, parce que nous ne pouvons pas, et nous ne devons certainement pas, éviter la responsabilité de porter des jugements sur le fruit de nos propres activités. Dans la mesure où nous avons des objectifs et où nous voulons accomplir certaines tâches qui sont censées avoir une valeur éducative, nous devons définir des programmes qui créeront des conditions propices à une certaine forme d'apprentissage et au développement de certaines aptitudes. Nous devons aussi trouver des moyens d'évaluer dans quelle mesure ces objectifs sont atteints. Il ne suffit pas, dans notre domaine, que l'on témoigne de la valeur et des vertus de l'enseignement des arts.

Cela ne convaincra pas les sceptiques qui ne croient pas aux multiples avantages que l'enseignement des arts peut rapporter. Nous avons la dure tâche de nous engager concrètement, en concevant des programmes bien élaborés et en trouvant des moyens de démontrer les effets qu'ils exercent dans la vie que les jeunes ont menée (et sont capables de mener). Dans l'enseignement des arts, nous avons l'avantage de ne pas avoir été affligés des tests de rendement scolaire mécanistes et technocratiques qu'on a retrouvés par exemple dans les arts du langage, en mathématiques et dans divers autres domaines. Nous n'avons pas beaucoup de choses à éliminer à cet égard, mais nous avons encore beaucoup à faire. Je constate toutefois avec intérêt que les gens qui travaillent dans ces domaines considèrent les arts comme un modèle de ce qu'ils devraient maintenant faire.

Le portfolio, par exemple, auquel on accorde une très grande importance à l'heure actuelle aux États-Unis et qui constitue une façon de recueillir des données sur ce que les élèves ont fait est quelque chose que nous utilisons dans le domaine des arts individuels depuis des dizaines d'années. Comme de nouveaux explorateurs, les gens découvrent très souvent des méthodes que nous utilisions déjà depuis fort longtemps.

Pour notre part, nous n'avons pas à nous débarrasser d'une foule de traditions comme c'est le cas dans d'autres domaines. J'aimerais maintenant vous entretenir très brièvement de certains problèmes. Lorsque l'on conçoit des méthodes d'évaluation fondées sur une courbe normale, nous préparons essentiellement une série de tâches ou de tests qui nous permettront de classer les élèves selon un certain type de distribution. C'est ce qui permet d'établir des comparaisons entre les élèves.

Quand on vit dans une méritocratie, comme c'est mon cas, les gens sont très désireux de savoir où se situe leur enfant dans l'ensemble d'une population donnée. C'est pourquoi, dans un certain sens, l'utilisation de tests de rendement scolaire convient parfaitement aux attentes culturelles que nous éprouvons en ce qui concerne les résultats de l'éducation. Une enseignante d'anglais m'a déjà raconté qu'une mère l'avait appelée à la maison pour lui parler de la note que sa fille avait obtenue (soit un «A»). La mère lui avait alors demandé combien d'élèves dans la classe avaient aussi obtenu un «A». On voit ainsi que la mère voulait non seulement parler de la note de sa fille, mais aussi savoir où elle se situait dans l'ensemble de la distribution. Je veux montrer par là qu'à mesure que nous concevrons des méthodes plus perfectionnées pour analyser le travail des jeunes, les gens accorderont davantage d'importance aux caractéristiques particulières de la pensée de l'élève et de son rendement. Je considère que cet aspect présente un intérêt considérable, mais à mesure que nous accorderons plus d'importance à la spécificité et à l'idiosyncrasie, nous nous rapprocherons de l'incommensurabilité, c'est-à-dire que nous aurons de la difficulté à établir des comparaisons entre des individus aux particularités uniques. Et il reste à voir si le public sera intéressé à obtenir une analyse descriptive et évaluative de l'unicité des individus.

Il s'agit là d'une difficulté potentiellement importante dont nous n'avons pas encore commencé à nous occuper, mais qui ne manquera pas de se manifester. À mesure que nos évaluations deviendront plus précises, il sera de plus en plus difficile d'établir des comparaisons entre les élèves d'après des facteurs qui sont sans nul doute uniques. Le fait que ce type d'évaluation nécessite des ressources humaines importantes constitue une deuxième difficulté. Lorsque vous disposez de tests de rendement scolaire normalisés et que vous utilisez des crayons à mine 2B, par exemple, pour noircir les cases, vous pouvez vous servir de matériel optique pour évaluer les résultats.

Par contre, lorsque vous enseignez des matières qui exigent l'exercice du jugement, vous devez prendre le temps de faire ce genre d'évaluation et vous devez posséder un certain niveau de compétence pour être en mesure de représenter graphiquement, de reconnaître et d'apprécier les qualités que les jeunes ont développées. Il s'agit là d'une tout autre affaire. En d'autres termes, ce type d'évaluation est complexe, difficile et subtil, mais important.

Il semble bien qu'il s'applique au genre de choses qui intéressent depuis longtemps, à mon avis, ceux et celles d'entre nous qui travaillent dans le domaine de l'enseignement des arts, soit le développement des caractères personnels dans la reconnaissance de ce qui distingue les individus et la culturation d'une idiosyncrasie productive comme objectif pédagogique.

Je suis très heureux d'assister à ce développement dans le domaine de l'éducation. De toute évidence, nous sommes sur la bonne voie. Nous n'avons pas résolu tous les problèmes, mais je crois que l'avenir est rempli de promesses. Je crois que ceux et celles d'entre nous qui travaillent dans le domaine de l'enseignement des arts depuis des dizaines d'années peuvent se sentir fiers de voir qu'un grand nombre d'idées d'avant-garde qui émergent aujourd'hui dans le domaine de l'évaluation appliquée à l'éducation se fondent sur le travail que les praticiens des arts accomplissent depuis bien des années.

Apport de l'éducation artistique au développement des compétences humaines

Albert Jacquard
Généticien
Institut national d'études démographiques, Paris

L'essentiel de l'éducation, c'est-à-dire sortir un enfant de lui-même, c'est de lui apprendre à être et à être soi. C'est effectivement très mystérieux. Je me référerai à un poète et homme d'État, Léopold Senghor, ce noir Sénégalais qui a inventé un mot : «négritude». Vous savez combien le mot «nègre» était devenu une injure. Eh bien, lui, il a dit : «Oui, je suis un nègre.»

La négritude, c'est l'ensemble des cadeaux que les hommes à peau noire ont apporté aux autres hommes. Alors en paraphrasant Senghor, j'ai proposé le mot «humanitude». Humanitude, c'est ce que les hommes se sont donné peu à peu au cours de quelques centaines de milliers d'années. Qu'est-ce que nous nous sommes donné et qu'est-ce que nous pouvons continuer à nous donner? D'abord, l'interrogation sur le monde. Nous sommes les seuls animaux qui, en voyant une boule de feu, se posent la question : «Qu'est-ce que cette boule de feu qui monte et qui descend?» Peu à peu nous constatons que cette boule de feu devient une étoile pour ensuite se fixer et découvrons que c'est nous qui tournons autour de cette boule.

Mais pourquoi tournons-nous autour? Voilà la gravitation, et puis la théorie de la relativité générale, c'est la science. La science, c'est une reconstruction du monde par l'esprit humain. Une reconstruction fabuleuse, extraordinaire, qui nous permet d'être coauteur du monde. C'est tellement beau de découvrir que le monde est en état d'expansion et que les étoiles, plus elles sont noires, plus elles s'éloignent vite! Il n'a pas fallu les regarder longtemps, il a suffi de faire tourner notre esprit.

En effet, en 1907 ou 1908, Einstein commence à s'interroger sur la gravitation. Au bout de huit ou dix années d'efforts, Einstein aboutit à une équation : «la relativité générale». Mais cette équation, lorsqu'il l'applique à l'univers, n'a pas de solution stable. Cela voudrait-il dire que le monde n'est pas stable?

Victime des idées reçues, Einstein ajoute une constante pour qu'il y ait une solution stable. Dix ans plus tard, en regardant les étoiles, on s'est aperçu que, effectivement, l'univers n'est pas stable, l'univers est en expansion. Il suffisait de découler les conséquences du raisonnement. Einstein avait si bien commencé. Hélas! il n'est pas allé tout à fait jusqu'au bout. Mais, quel bonheur d'appartenir à une espèce capable de savoir que les étoiles s'éloignent, simplement avec un bout de papier et un crayon. J'appartiens à cette espèce.

Pour moi, envisager les sciences, c'est faire partager cet orgueil. C'est appartenir à la seule espèce au monde qui est capable de reconstruire le monde. C'est la connaissance. L'astuce de Paul Claudel qui écrivait «co-naissance», on peut l'imaginer, c'est pour la connaissance que je viens au monde. En fait, c'est moi qui fais naître le monde en moi par ma capacité de re-création du monde. Je suis coauteur de ce monde, grâce à toutes les théories scientifiques et je sais que je n'en aurai jamais fini d'apprendre.

La création du monde ne s'est pas faite en sept jours. La création du monde en moi, l'homme, l'est par l'infinité des temps. J'aurai toujours à en rajouter, il y aura toujours des choses à comprendre, qui me feront découvrir que mon modèle n'est pas tout à fait complet. Voilà pourquoi je crée le monde par la science. C'est ça être au monde.

Puisque je suis coauteur, je me suis permis, il n'y a pas bien longtemps, il y a quelques dizaines de milliers d'années, d'avoir une certaine opinion sur ce monde. Je l'ai trouvé beau. C'est comme ça que je comprends la fameuse phrase de la Bible, qui dit : «Dieu créa le monde et s'aperçut que ce qu'il avait fait était bon.» À mon tour, sans vanité, j'ai eu le droit de trouver ce monde beau. Et voilà que j'invente l'art!

L'art, c'est l'opinion que nous avons sur le monde autour de nous. Comme c'est beau! Au début, on s'imagine que c'est beau et, de fait, à la réflexion, on constate que c'est beau parce que nous le regardons. C'est complètement différent. Un jour, j'ai fait l'expérience d'être seul la nuit au milieu d'un désert, il n'y avait rien, un désert sans dunes, seulement des cailloux et un ciel étoilé.

Bien sûr, tous ceux qui ont fait l'expérience sont pris jusqu'au fond d'eux-mêmes par un sentiment de beauté. Que c'est beau, et pourtant ce n'est rien. Si, à l'instant même, il y a quelque part un désert où il n'y a personne, où il y a des cailloux, où il y a des étoiles, ce n'est pas beau, puisqu'il n'y a personne pour regarder tout cela. C'est pourquoi il faut continuer à se battre. Pour que l'homme reste sur la terre, parce que c'est grâce à lui que l'univers est beau. Je n'ai pas le droit de faire perdre la beauté au monde en acceptant le suicide de l'humanité.

L'art, c'est ce qui nous permet de dire : «Oui, ce n'est pas mal ce qui m'entoure, mais moi je vais y rajouter quelque chose.» De la même manière, il y a très longtemps, des êtres qui vivaient au fond d'une grotte ont peint des ovibos, des bouquetins, des vaches, des mammouths. Pourquoi?

Pourquoi tracer des lignes qui ressemblent vaguement à un animal? Parce que je peux refaire l'animal et, à la longue, je peux le faire différent de ce qu'il est, en faire un autre et posséder cet animal. Peut-être a-t-il un aspect mystique cet animal qui se promène, que je vais aller chasser demain, que je tuerai en lui mettant des flèches? Non pas dans l'animal, mais dans la représentation de l'animal que je transforme. L'art, c'est ça. Peu à peu, ce que nous trouvons de plus beau, nous le rajoutons.

Pour les hommes, au sens mâle du mot, ce qu'ils trouvent de plus beau, ce sont les femmes. Alors nous les peignons. Et, un beau jour, quelqu'un, Modigliani, me fait cadeau de femmes que je n'ai jamais vues dans la vie. On les rencontre grâce à Modigliani qui me dit : «Voilà comment je les crée! Je suis créateur. Moi, Modigliani, je fais cadeau aux hommes d'autant de femmes qu'ils voudront, toutes aussi belles, mais différentes de celles que l'on croise dans la vie.» Et puis on continue, on invente la musique, des sons et, peu à peu, ces sons se transforment. On invente des choses très étonnantes et à peine transmissibles, la poésie. Songez à la différence quand un géographe dit : «La Seine traverse la ville de Paris et passe sous le pont Mirabeau.» C'est une information, elle n'est certes pas inutile, mais, un jour vous entendez : «Sous le pont Mirabeau, coule la Seine.» Voilà une tout autre résonnance, parce que le poète vous fait penser à autre chose. La Seine, on s'en fout. Mais «coule la Seine», c'est le temps qui coule. C'est moi qui regarde la Seine qui coule. C'est moi qui vis en face. Et voilà que le poète a communiqué avec moi. Il a communiqué tout autre chose que ce qu'il disait. Il a communiqué une musique. Il a communiqué des silences, de l'angoisse, un espoir peut-être!

Et voilà que le chant devient communication, fabrication de moi. Un jour, nous avons inventé, nous les hommes, des exigences vis-à-vis de nous-mêmes. C'est l'aboutissement. Je suis, donc j'agis. Je suis coauteur, je dois choisir. Choisir en fonction de quoi? Voilà que toute l'éthique apparaît. Voilà ce que je me permets de faire et voilà ce que je me permets de ne pas faire. C'est comme cela que je comprends le mythe de Moïse. Moïse est monté au mont Sinaï, et je ne crois pas qu'il ait rencontré Dieu. J'en suis persuadé, et c'est encore mieux, puisqu'il s'est rencontré lui-même et qu'il est redescendu capable de dire : «Moi, Moïse, je dis qu'il faut faire ceci et qu'il ne faut pas faire cela.» C'est ainsi qu'il est devenu en charge de tout son peuple, c'est-à-dire de toute l'humanité, et voilà l'humanitude construite.

La compréhension du monde, la reconstruction du monde et, au milieu, «Moi», «Je», capable de me dire : «Tu vas faire et tu ne vas pas faire ceci ou cela»; «tu auras inventé la liberté en inventant des contraintes que tu te donnes à toi-même.» Évidemment, cette éducation, ce n'est pas facile à faire passer. J'apprends la beauté en lisant Einstein. Einstein qui disait : «Telle équation ne peut pas être juste parce qu'elle n'est pas belle.» Le créateur est sans doute un peu compliqué quelquefois, mais il n'est pas pervers. Il n'a pas rajouté un terme à son équation, ce n'est pas vrai. Par conséquent, je dois trouver une équation qui est belle et, en même temps, qui colle à ce que j'observe. Voilà que la beauté se mêle aux critères de justesse d'une équation, d'une construction du monde, d'un modèle du monde. Tout naturellement, cela aboutit à l'éthique. C'est le même Einstein qui, le soir d'Hiroshima, s'est écrié : «Il y a des choses qu'il vaudrait mieux ne pas faire.» C'est ça l'éthique.

Alors, qui va en décider? Pour moi, quand on parle d'école, quand on parle d'éducation, on parle de la communication, de tout cet apport de tous les hommes à tous les hommes. De cette humanitude que nous avons inventée en chacun d'entre nous. Pour que l'homme devienne un homme, mais pas seulement un homme, qu'il devienne *Lui*. Qu'il dise : «Je». Qu'il soit orgueilleux d'appartenir à l'espèce, pas vaniteux mais orgueilleux, et qu'il sache qu'il est quelqu'un, comme on l'a dit, de totalement différent des autres, d'unique, d'inclassable, non pas sur une échelle hiérarchique ni dans une pyramide hiérarchique, simplement inclassable. Comment l'homme construira-t-il ce «soi»? Comment est-ce que je peux dire «Je»? Moi, Albert Jacquard, en tant que généticien, je ne peux pas répondre.

Le généticien ne voit nulle part dans le patrimoine génétique quelque gène qui permettrait de dire : «Je».

Alors, d'où vient ce «Je» puisque ce n'est pas venu de l'intérieur de moi? Puisque ce n'est pas endogène, est-ce venu d'ailleurs? Bien sûr, cet ailleurs, cela peut être Dieu, ou un créateur, si vous voulez. Mais, pourquoi pas tout simplement les autres? Les autres m'ont donné mon «Je». On m'a dit «Tu», j'ai dit «Je». Mon rôle, et c'est le rôle de l'éducateur, c'est de dire «Tu» à chaque enfant : ««Tu» vas devenir toi grâce à moi. «Tu» vas te construire et je vais t'y aider.» Cette autoconstruction, il faut bien la faire commencer. Il faut donner à l'enfant la nourriture voulue, il faut lui donner de l'élan, il faut lui donner de l'appétit. Et c'est là tout le but de l'éducation. Voilà une vision merveilleuse de la société. Une société qui n'a pas d'autre rôle que de permettre à chacun de devenir quelqu'un. Tout homme n'est pas et ne peut être artiste, mais qu'en sait-on?

Tout homme est né pour être un homme et, dans la construction de cet homme étrange, inattendu, imprévisible, il y a nécessairement une dimension d'art. Il ne sera peut-être pas un artiste reconnu dont les œuvres se vendront, mais est-ce que Van Gogh était né pour être artiste? On n'a pas le droit de dire à un enfant : «Tu n'es pas fait pour.» Il faut lui dire : «Tu es fait pour être toi-même. Hélas! La vie est courte, tu ne pourras pas tout faire. Tu ne pourras pas apprendre la relativité en comprenant bien, puis apprendre

à peindre, étudier la musique, tout; il n'y a pas le temps. Dommage, tu devras choisir au hasard des choses, des rencontres, essentiellement des rencontres. Tu vas te construire, et il va falloir que tu dises merci à certains.»

À mon âge, on s'interroge : «À qui dois-je dire merci? Qui sont ceux qui m'ont le mieux dit «Tu»?» Dans la liste, je ne retrouve aucun militaire, très peu d'hommes politiques, et aucun des grands de ce monde qui ont créé des entreprises, qui ont eu du succès, qui ont eu du pouvoir. Je n'en trouve pas à qui dire merci.

Je dis merci à quelques pauvres types, plus ou moins immigrés, nés ailleurs, des Van Gogh par exemple, des Modigliani qu'on a laissés crever, quand on ne les a pas poussés au suicide, et qui font la richesse de mon pays. Moi, on m'avait appris à être Français, mais je me suis posé la question : «Qu'est-ce que ça veut dire «être Français»?» Et je me suis aperçu que c'est être quelqu'un qui dit merci à Modigliani, à Van Gogh ou à Joseph Fresinski, cet homme qui, en France, a lancé le mouvement ATD et qui a fait comprendre aux Français que, chez eux, il y avait des gens de la plus extrême pauvreté. Être Français, c'est être de ceux qui disent merci à des gens comme ceux-là. Ils venaient d'ailleurs et ils étaient simplement des hommes. Voilà pour moi comment se lient la réflexion sur l'art, celle sur la science et celle sur l'éthique. Je n'arrive pas à les décomposer. Ce n'est pas la même chose que la réflexion sur l'économie au sens étroit et un peu méchant que j'avais évoqué tout à l'heure. Et je remercie la personne qui m'a fait remarquer qu'on peut faire de l'économie quelque chose de très noble, parce qu'au fond c'est une façon de vivre ensemble et qu'il va falloir maintenant vivre ensemble de façon très étrange et nouvelle. Nous changerons de route.

C'est vrai, nous sommes au carrefour. Alors quelle route va-t-on emprunter pour le siècle qui vient? Bien sûr, il ne faut pas se borner à évoquer les extrêmes, mais ils sont bien pratiques pour encadrer. Les deux extrêmes pour moi, c'est, d'une part, une société de compétition et, d'autre part, une société de respect. Il vaudrait mieux être quelque part entre les deux, mais on peut se permettre d'aller à l'extrême du respect, car on n'y est jamais trop. Par contre, la société de compétition en est une de destruction des hommes les uns par les autres. Être en compétition avec un autre, c'est vouloir passer devant lui. C'est vouloir le détruire. C'est vouloir ne plus rien communiquer ni recevoir, de ce que j'avais pris et de ce que je lui prends. Ce qu'il n'a pas donné n'a plus aucune valeur et se détruit en moi. Il nous faut donc raisonner complètement différemment. Jour après jour, nous vivons dans une société de compétition, où lorsque deux hommes se rencontrent, et si chacun d'eux a un gâteau dans la poche, bien le plus fort prend le gâteau du plus faible et, quand ils se quittent, l'un a deux gâteaux, l'autre a zéro gâteau. C'est la loi de l'économie : 1 plus 1 égale 2.

Par contre, s'ils se rencontrent et qu'ils savent communiquer, c'est-à-dire mettre en commun, et qu'ils ont chacun une idée en tête, quand ils se quittent, ils ont chacun deux idées en tête ou même chacun trois idées en tête. Ils ont communiqué, et l'arithmétique de la communication, c'est que 1 plus 1 fait n'importe quoi. Voilà la règle. La communication à l'école, la mise en commun avec l'étudiant et le professeur, la mise en commun que nous faisons ensemble nous créent tous, nous font cadeau à tous.

Alors, est-ce que l'on pourrait abandonner un peu cette obsession de la compétition? Moi, Français, j'entends dire tous les jours qu'il faut que les Français soient compétitifs contre les Américains, contre les Polonais, contre tous ces gens qui doivent être inférieurs, pour que nous soyons, nous, meilleurs qu'eux. Ce n'est pas sérieux, c'est absurde. C'est le suicide collectif obligatoire.

Alors, la société du respect fait que je regarde tout homme comme quelqu'un qui, naturellement, me vaut, et de qui j'ai beaucoup à recevoir, à condition que je sache l'écouter. Au milieu de tout ça, pour moi, vivre quelque chose où l'art a sa place, une éducation où l'art a sa place, c'est faire sentir à chaque enfant qu'il en a besoin. Qu'il ne va pas apprendre par cœur un polymère, mais qu'il va reconstruire un polymère en lui. Que tout est transformé. Que ce n'est pas Van Gogh qui le regarde, c'est lui qui regarde Van Gogh, qui regarde et qui reconstruit Van Gogh, de même lorsqu'il est au milieu du désert.

Finalement, la seule chose importante, mais c'est la plus difficile, c'est communiquer le désir d'être. Mes enfants préférés sont les enfants de 11 ou 12 ans. Ceux qui posent les questions les plus profondes : «Monsieur, pourquoi est-ce que je suis né puisque je dois mourir?» Allez répondre! «Oui c'est vrai, il faut le savoir. L'important, c'est ce qui se passe entre les deux. L'important, c'est ce que tu vas faire de ce cadeau. C'est un cadeau inouï. La vie n'est pas un cadeau, mais la vie d'homme est un cadeau. Être capable de participer à ça, alors là, vas-y. Un jour tu feras des dessins, un jour tu joueras de la musique, un jour tu écriras, un jour tu communiqueras. Tu seras quelqu'un en liaison avec les autres. Tu sauras dire «Tu». Tu seras un artiste.»

Une société a-t-elle un avenir sans les arts?

Marilyn Ferguson
Auteure de «The Aquarian Conspiracy» et de «The Brain Revolution», Californie

Je suis très heureuse de me trouver avec vous à Montréal. Je considère que Montréal est la ville jumelle de Los Angeles, ville où je vis. Ces deux villes ont été fondées à partir d'une vision spirituelle. Montréal a été fondé par un visionnaire de France et Los Angeles, par un groupe multinational Mexicain qui croyait que l'art, l'éducation et l'économie étaient étroitement liés.

Ces deux villes sont établies dans un cadre merveilleux. Vous avez sans doute entendu des choses terribles à propos de Los Angeles dernièrement, mais il s'agit, en grande partie, d'une représentation erronée transmise par les médias. J'aimerais vous inviter à vous lier encore plus étroitement à la communauté internationale. La population de Los Angeles est la plus cosmopolite du monde.

Nous nous sentons étroitement liés à Montréal. Los Angeles tient son nom de la vision du capitaine Portola, qui a donné à la rivière le nom de «Notre-Dame Reine des anges». Une même vision a présidé à la fondation de la ville de Montréal. Je vis sur une colline, le mont Washington et dans les années 60, c'était la communauté la plus représentative des États-Unis. Quand un grand nombre de cultures se rassemblent, avec leurs énergies et leur créativité, nous éprouvons le désir de faire de notre mieux car dans une telle agglomération les gens doivent être vigilants, ne sachant pas toujours si le groupe auquel ils appartiennent est le plus puissant. Il y a tant de diversité que chacun doit être très attentif. Si nous pouvions transmettre au reste du monde l'esprit qui règne à Montréal et à Los Angeles, il s'enrichirait d'une immense créativité. Par exemple, il existe une galerie d'art, à Los Angeles, où les jeunes artistes viennent peindre sur les murs pour y représenter leur désir de liberté et le pouvoir de l'art.

J'aimerais vous lire quelque chose que j'ai trouvé à la chapelle de l'Université McGill. C'est un message qui m'a beaucoup émue. Voici ce qu'il dit : La religion et l'art sont la célébration du rapport que l'homme entretient avec la divinité. Ils ont beaucoup de points communs. La religion révèle l'unité dans la vérité et l'art rend la vérité imaginable.

Chacun donne vie à l'autre. La religion, sans l'art, serait inaccessible à l'homme. L'art, sans la religion, n'aurait pas de place dans le coeur de l'homme. L'art nous éclaire sur la vie spirituelle de l'homme, ses espoirs, ses craintes, ses vertus et ses joies. L'artiste travaille avec ce que Dieu lui a révélé et crée un univers imagé pour transmettre la sagesse au fidèle. La boucle est bouclée quand le fidèle devient l'artiste qui ajoute une vie nouvelle, un sens à son propre voyage spirituel. Parfois, les gens me disent : «Vous devriez faire ceci, vous devriez faire cela, vous êtes un chef spirituel, vous devez servir d'exemple.»

Un jour, j'ai dit : «Un instant!» Je ne peux pas faire cela. Mon écriture et ma vie sont fondées sur mon intuition. Je fais ce que je sens que je dois faire. Puis je me suis rappelé que lorsque j'étais jeune poète, avant de me consacrer aux sciences, je savais ce que cela signifiait qu'être un artiste. L'artiste doit avoir le courage d'écouter sa voix intérieure. Chaque être humain est un artiste. L'objet des arts, de la musique et de la créativité est de nous garder vigilants et de nous aider à communiquer. J'aimerais vous lire un passage du romancier anglais E.M. Forster : «Je crois à l'aristocratie. Pas une aristocratie dont le pouvoir se fonde sur le rang hiérarchique, mais une aristocratie constituée d'êtres sensibles, respectueux des autres et courageux. Ses membres appartiennent à toutes les nations et à toutes les classes, ils sont de toutes les époques et il existe une entente tacite entre eux. Ils représentent la vraie tradition humaine, la victoire constante de notre race sur la cruauté et le chaos. Ils sont sensibles aux autres comme à eux-mêmes. Ils sont respectueux sans être obséquieux. Leur courage n'est pas fanfaronnade, ils sont persévérants et ont le sens de l'humour.»

Je crois qu'il existe une aristocratie composée de gens qui sont aimables, qui se préoccupent des autres. Dans son dernier essai, Albert Camus a écrit que dans le passé les artistes ont été des observateurs de la société, sur laquelle ils se sont contentés de jeter un regard ironique et passif. Le temps est venu pour l'artiste de mettre l'épaule à la roue, écrit-il. Les créateurs doivent faire leur part pour que les choses avancent, au lieu de se limiter à critiquer le système politique.

Jean-François Revel, dans «Ni Marx ni Jésus», affirme que toutes les révolutions qui ont réussi ont été menées par la classe privilégiée de la société.

Je me suis demandé comment il pouvait en être ainsi. En Amérique, la classe que je considère comme privilégiée est composée d'individus très riches et je ne pouvais concevoir qu'ils puissent trouver un intérêt à faire la révolution, jusqu'au jour où je me suis rendue compte que la classe privilégiée, dans notre civilisation, n'était pas constituée de gens riches ou bien nantis. Les vrais privilégiés, ce sont les créateurs et nous sommes toutes et tous nés ainsi. L'éducation aliène parfois notre imagination; nous devons vite la reconquérir pour vraiment être des artistes, pour créer le monde que nous voulons, et inviter chacun et chacune à être des artistes.

L'économie joyeuse : les arts et la compétitivité des nations

Harry Hillman Chartrand
Économiste principal
Kultural Econometrics International (KEI), Ontario

Introduction

La dernière fois que je me suis adressé au Congrès mondial, c'était en 1986, lors de la rencontre mixte tenue avec les sociétés américaines et canadiennes, à Vancouver. Le titre de ma conférence était : «Les arts : Habitudes de consommation dans une économie postmoderne». L'exposé que je vous présente cette fois-ci est tiré d'un ouvrage plus volumineux que je prépare et qui porte sur le malaise touchant les économies des cultures anglophones. L'économie consiste à maximiser la valeur des choses, mais les valeurs diffèrent d'une culture à une autre. À cet égard, mon exposé concerne surtout les sociétés anglophones; il se rapporte moins aux autres cultures occidentales et encore moins aux civilisations non occidentales. Je me propose donc de définir les symptômes, de diagnostiquer leurs causes, de prescrire un traitement et de faire un pronostic.

Mes travaux s'inspirent de ceux d'un ex-président de l'*American Economics Association*, M. Tibor Scitovsky. En 1972, il a rédigé un article intitulé «What's Wrong with the Arts is What's Wrong with Society» (Le malaise des arts vient du malaise de la société) et en 1976 il a publié un livre original, «The Joyless Economy» (L'économie triste). Nos deux méthodes de travail comportent cependant d'importantes différences. Scitovsky utilise une méthode déductive généralisée, tandis que j'utilise la méthode de l'induction historique, comme les Canadiens Harold Innis et Marshall McLuhan. Alors que Scitovsky se fonde sur les principes de la psychologie clinique, j'ai recours à la psychologie de Jung.

À ce propos, je dois tout de suite rappeler un principe fondamental de la psychologie de Jung. Selon ce dernier, le psychisme humain comporte quatre facultés de connaissance : la pensée, l'intuition, le sentiment et la sensation. Chez l'individu, l'une de ces fonctions tend à dominer, généralement la pensée ou le sentiment; deux sont subordonnées, habituellement l'intuition et la sensation, et une autre est supprimée.

Le processus du développement psychologique, ou «individuation», comporte l'appropriation de ces quatre fonctions, mais vise plus particulièrement à recouvrer celle qui est supprimée. Dans les rêves, la fonction réprimée de l'impression s'exprime sous la forme d'un trésor caché gardé par un dragon ou une autre bête mythique. La pensée et le sentiment sont des fonctions «de jugement», c'est-à-dire qu'un individu prend des décisions en réfléchissant sur ce qui constitue son meilleur intérêt ou en sentant ce qui doit lui convenir. L'intuition et la sensation sont des fonctions spontanées, par lesquelles l'individu arrive à la connaissance sans faire d'effort conscient.

Souvent, la fonction dominante devient surdéveloppée et provoque un déséquilibre psychique qu'on appelle névrose. Jung, à la différence de Freud, considère que la névrose est saine parce qu'elle contraint l'individu à rétablir son équilibre. Considérons par exemple la crise dite «de la quarantaine». Prenons un homme d'affaires qui a bien réussi sur le plan financier et qui s'éveille un matin avec le sentiment profond que la vie est vide et dépourvue de sens. Il entreprend une recherche afin de retrouver la fonction disparue et l'équilibre perdu. L'exposé que je vais présenter porte sur la recherche de l'équilibre social. À cette fin, j'ai puisé abondamment dans les oeuvres jungiennes d'Eric Neumann, «The Great Mother» (La Grande Mère) et «The Origins and History of Consciousness» (Origines et histoire de la conscience), et de James Hillman, «Thoughts of the Heart» (Pensées du coeur).

Symptômes

Il existe des époques troublées. Notre passé semble rempli de honte et d'infamie. Les succès de nos ancêtres — colonialisme, impérialisme, racisme, sexisme, technologie, etc. — sont aujourd'hui, dans une optique révisionniste, des actes de barbarie et de brutalité. L'emprise de l'homme sur la Terre est considérée comme un viol environnemental, un génocide et une entreprise d'extinction des espèces. Le passé est bien triste.

Le présent, pour sa part, est une époque sombre et déprimante. Le chômage est élevé et il devrait en être ainsi pendant quelques années. Le système scolaire subit les attaques de la gauche néo-orthodoxe, du centre pragmatique et de la droite religieuse. Les travailleurs vivent dans la crainte de perdre leur emploi à cause des progrès technologiques, de la concurrence de la main-d'oeuvre à bon marché du Tiers-Monde et de la réduction du personnel. L'éclatement du marché immobilier a ébranlé la confiance des investisseurs. L'électorat a cessé de croire que les politiciens pouvaient nous tirer du bourbier où ils nous ont menés avec le déficit et la dette. Le présent est bien triste aussi.

L'avenir, que la technologie nous montrait comme une véritable terre promise, est en train de devenir un cauchemar cybernétique. L'oeil et l'esprit sont inondés d'images tourbil-

lonnantes que projettent les techniques multimédias et qui jaillissent, se fusionnent et se transforment pour produire une hallucination collective qu'on croirait directement sortie d'un Nintendo. L'avenir se précipite devant nous comme un tourbillon issu d'une technologie dévoreuse de bits et d'octets. Les cyberpunks livrent bataille pour accéder aux informations encryptées, unité monétaire du «nouveau système». L'individualité et la vie privée s'érodent dans la «toile d'un neuromancier» chargée de la poursuite incessante du pouvoir et du profit par une techno-élite qui sait sur quels boutons appuyer, alors que nous, commun des mortels, ne savons même pas comment programmer notre magnétoscope. L'avenir est tout aussi triste.

Ainsi, notre passé est honteux, notre présent est douloureux et notre avenir est horrible! Qu'est-ce qui ne va pas?

Diagnostic

Le diagnostic est très simple : nous vivons une crise de confiance. Nous ne sommes pas les premiers et nous ne serons sûrement pas les derniers. Cette crise, toutefois, est différente de celles qui sont survenues par le passé. Voici trois exemples historiques, très simplifiés.

Premièrement, l'archaïque culture de la vallée de l'Indus a rejeté une nouvelle technologie guerrière, la hache à tête emmanchée, et est tombée sous la coupe d'envahisseurs qui l'avaient adoptée. Deuxièmement, la Chine de l'époque médiévale connaissait la poudre à canon et possédait des vaisseaux à voile transocéaniques, mais a refusé de s'en servir jusqu'au moment où les navires de guerre européens parvinrent à humilier et à démembrer l'Empire du Milieu. Troisièmement, à l'époque médiévale encore, la médecine islamique était la meilleure de toutes. Or, le corps humain, selon la tradition musulmane, a été créé à l'image de Dieu et est un temple qu'on ne doit pas violer. C'est pourquoi, lorsque la chirurgie a fait son apparition dans l'évolution de la médecine, l'Islam a empêché son usage et a dû céder rapidement le pas à l'Occident.

Toutes ces sociétés avaient un point en commun, c'est-à-dire qu'elles étaient opposées au changement technologique. En voulant préserver leur stabilité, elles ont provoqué elles-mêmes leur déclin. À la différence de ces sociétés, la culture contemporaine est peut-être trop réceptive aux changements technologiques. Alors que les sociétés d'autrefois ont rejeté la pensée et la raison, nous rejetons le sentiment et le sens de l'appartenance. Mais à l'instar des crises passées, celle d'aujourd'hui peut se résumer par l'aphorisme suivant : Il n'est de pire échec que le succès!

Au cours d'une crise de confiance sociale, une culture peut choisir parmi quatre stratégies :

a) abandonner toutes ses valeurs;

b) maintenir le statu quo;

c) revenir à ses valeurs traditionnelles;

d) accélérer sa quête d'une nouvelle vision de l'avenir.

Écartons tout d'abord la première stratégie, trop nihiliste. La deuxième, le maintien du statu quo, a toujours été un échec, historiquement. Les fondamentalistes tentent aujourd'hui de revenir aux valeurs traditionnelles — chrétiens, juifs, musulmans et néoconservateurs qui veulent revenir au darwinisme social du siècle dernier. Mais, à mon avis, c'est l'importance exagérée accordée à ces valeurs qui est au coeur même du «mal-aise» contemporain. En termes d'économique, on dirait qu'elles affichent un taux décroissant de rentabilité marginale; plus poétiquement, disons qu'elles sont prises à leur propre piège.

Il ne resterait donc que la dernière option, accélérer la quête d'une nouvelle vision de l'avenir. Or, pour y parvenir, nous devons «reculer pour mieux sauter». Considérons donc les racines artistiques de la culture occidentale, puis celles de la culture anglophone. Le judaïsme, le christianisme et l'islam prennent leurs racines chez Abraham d'Ur, qui a laissé derrière lui un mythe de la création plus vieux. À l'origine, il y avait la Grande Mère, qui a engendré six générations de dieux. Le sixième était Marduk, qui s'est adressé ainsi à ses frères : «Tout ce que nous faisons, c'est travailler pour Elle. Ça suffit! Je vais créer des humains, qui seront nos esclaves, de sorte que nous pourrons nous reposer le septième jour, et je vais tuer la Grande Mère!» C'est ainsi que naquit le patriarcat.

Le culte de la Grande Déesse avait pour but de favoriser l'éveil spirituel par l'émotion et la chair. Le moi était absorbé dans une «participation mystique»; l'appartenance englobait l'individualité. C'est à cela que se ramènent la conscience orgasmique de Camille Paglia et de Madonna, la conscience écologique de l'«hypothèse Gaïa», la conscience chthonienne de la terre sombre et tiède, de la tombe. Ses symboles sont un bol, un chaudron, une coupe et un graal, dans lesquels tous les êtres et toutes les choses sont mêlés, nourris et fusionnés.

C'est pourquoi la Grande Déesse a deux visages et plusieurs phases comme la lune et porte une infinité de noms comme Aphrodite et Ishtar, d'une part, et Madonna et Sakti, d'autre part. La première est la mère nourricière, tendre et aimante; la deuxième est la mère sombre, dévorante, qui sacrifie ses amants, comme Adonis et Tammuz. Pensons aussi à la déesse égyptienne Isis. Elle conspira d'abord avec son frère Set pour tuer son mari Osiris, puis avec son fils Horus, cette fois pour ressusciter Osiris, mais

un crocodile s'empara de son membre géniteur et celui-ci devint le dieu des Morts. Les madones «noires» qu'on voit dans certaines églises de l'Europe de l'Est encore aujourd'hui sont le rappel des deux visages d'Isis.

Le moyen d'atteindre cette extase de la conscience émotive collective, outre les drogues et le vin, était la magie de l'art, qui créait une «réalité virtuelle» par la danse, la musique, le théâtre et la transcendance visuelle. L'art devenait la technologie du coeur, des émotions et des sentiments.

Le patriarcat, en revanche, cherchait l'éveil spirituel par l'intermédiaire de l'esprit et de l'intellect, conscience solaire de la raison. Il brûlait le moi sous la lumière des dieux célestes patriarcaux. Il abhorrait la terre sombre, exilant la Grande Mère et sa domination matriarcale. Mais la lumière entraîne l'ombre, que ne voient pas les veux aveugles de l'arrogant et de l'intolérant. C'est avec le patriarcat que l'écriture, et plus tard la littérature, semble déplacer les ragots de la loge des ménestrels comme loi du pays. L'épée qui coupe, sépare et différencie est un symbole onirique du patriarcat. La technologie de la tête, de l'intellect, est une science réductive.

Dans le processus de l'évolution sociale, la société humaine a vénéré le «logos» masculin ou la logique caractéristique de la science et a réprimé l'«éros» féminin ou l'émotion caractéristique de l'art. Un bien sacrifié à l'individualité et à la séparation du moi. Cette tendance fut renforcée par la colère de Moïse, que reconnaissent les chrétiens, les juifs et les musulmans, contre le Veau d'or et toutes les autres idoles, c'est-à-dire les arts visuels. Ainsi, alors que la «parole» est sacrée, l'image est profane dans le meilleur des cas et peut même représenter l'incarnation du mal.

La censure de la «parole» a évolué chez les Grecs. Platon, dans *La Republique*, écrit : «la Muse flatteuse... non pas la loi et la raison de l'humanité, qui d'un commun accord ont toujours été jugées les meilleures, mais le plaisir et la douleur seront les maîtres de notre État». C'est aux Romains qu'il reviendra toutefois de réduire l'esthétique à un matérialisme froid. Cela se manifeste par la modification du sens du mot «kosmos» (avec un «k» en grec). Pour les Grecs, le kosmos représente «l'ordonnance des multiples parties de l'univers». C'est le sens du mot esthétique, dérivé de sa racine grecque signifiant «haleter» ou la beauté en tant qu'«unification harmonieuse des parties». Et pour les Grecs, il y avait un impératif moral connexe : «kalgon kagathon», c'est-à-dire le beau est le bien. Ce sont les Romains qui modifieront l'orthographe en «cosmos», auquel ils donneront comme sens «là où aucun homme n'est jamais allé», c'est-à-dire un univers physique froid, matérialiste et objectif; ou superficiel, comme l'évoque le terme «cosmétique».

Au Moyen Âge, la censure des arts, tant visuels que littéraires, s'est poursuivie. Cette censure est décrite dans le livre d'Umberto Eco, «Le nom de la rose», où le frère Jorge, qui craint que le pouvoir de l'humour défie l'autorité de l'Église, est au centre d'un récit qui a pour thème la censure, le meurtre et l'incendie d'une grande bibliothèque qui rassemble toute la sagesse des âges. À cette même époque, partout en Europe continentale, on brûlait les «femmes sages», accusées de sorcellerie — certaines évaluations font état de près de six millions de mises à mort, un véritable holocauste féminin! En Angleterre, aucune sorcière n'a été menée au bûcher, mais un grand nombre furent soumises à la «question».

Au XIIIe siècle, le grand livre mystique des Juifs, le «Zohar» ou «Livre de la splendeur», expliquait les origines des sorcières. Adam avait eu une première femme, Lilith, créée distinctement de lui et son égale. Comme elle refusait de se soumettre à Adam, celui-ci alla se plaindre à Dieu. Pendant le sommeil d'Adam, Dieu prit donc une côte et créa Ève, plus soumise. Lilith protesta, dit son fait à Dieu et quitta le paradis pour devenir la «Mère de toutes les sorcières».

Ce que je viens de décrire s'applique à l'ensemble des sociétés occidentales. Cependant, certains faits historiques concernent spécifiquement la culture anglophone. D'abord, il faut se rappeler que les puritains ont quitté l'Angleterre pour fuir l'art. Ils le fuient encore. Sous Cromwell, toute forme d'art fut bannie en Angleterre. Les puritains étaient des extrémistes. En revanche, Martin Luther disait que la musique était «l'un des présents les plus délicieux et les plus magnifiques que Dieu nous ait donnés». Et tandis que la monarchie rétablie assistait à une recrudescence de l'art obscène, la tendance puritaine de la culture anglaise continuait d'avancer vers son sommet séculaire par le biais de l'oeuvre de Jeremy Bentham, fondateur de la dernière école de philosophie au cours de la période dite de l'illumination. Sa philosophie était l'«utilitarisme». Elle réduisait l'esthétique à un calcul du plaisir perçu par l'observateur. Autrement dit, la beauté est dans l'oeil de celui qui regarde et la valeur de l'art correspond à ce que le marché peut supporter!

Alors où en sommes-nous aujourd'hui? En premier lieu, disons que la culture anglophone semble ne pas comprendre le rôle et les implications des arts. Elle soupçonne la «tromperie de l'accessoire», c'est-à-dire que l'art n'a rien à voir avec les affaires sérieuses comme l'économie et l'emploi. Mais laissez-moi vous présenter les résultats d'une étude que j'ai effectuée récemment pour le compte du *National Endowment for the Arts*. L'industrie artistique, dans son sens large, comprend les textiles servant à l'habillement, l'ameublement et les autres industries de conception où, comme le dit Alfred Lord Marshall, «c'est le motif qui fait vendre». L'industrie artistique comprend également la radio

et la télévision, le cinéma, l'édition, l'enregistrement audio et vidéo, y compris amateur, ainsi que les beaux-arts et l'artisanat. Elle comprend en outre tout le réseau des installations artistiques dans les écoles, les collèges et les universités. Les revenus de l'industrie artistique représentent près de 9 pour 100 du produit national brut et 4,4 pour 100 de tous les emplois aux États-Unis. De plus, les produits et services se rapportant aux arts constituent 45 pour 100 du total du déficit commercial américain, alors que les émissions de divertissement sont, d'après le magazine «The Economist», le deuxième produit net d'exportation en importance aux États-Unis, après les produits liés à la défense!

Mais si la culture anglophone est indifférente aux statistiques impressionnantes, elle l'est tout autant aux incidences économiques plus subtiles que peuvent avoir les arts. Les relations industrielles se caractérisent par l'opposition et la concurrence. La motivation des travailleurs ressemble à un abîme. Les négociations sont marquées par la menace plutôt que par la promesse du changement technologique. On ne comprend pas l'ordonnance des multiples parties de l'univers et la compétition en souffre.

Comme l'a fait observer le prince Charles, nos centres urbains sont des dépotoirs esthétiques. Les rues sont dangereuses, à un tel point qu'à Los Angeles on a construit un centre commercial privé à l'image d'une vieille rue urbaine, pour que les clients et clientes puissent marcher et faire leurs achats à l'abri du crime et de la pollution.

En ce qui concerne l'éducation, le taux de décrochage scolaire est effarant et en dépit d'appels répétés depuis le lancement de Spoutnik, en 1957, les inscriptions aux cours de mathématiques et de sciences, aux niveaux secondaire et tertiaire, continuent de décroître. Dans son dernier rapport intitulé «Les chemins de la compétence», le Conseil économique du Canada affirme qu'au mieux cette diminution a peut-être atteint sa limite. Dans le «World Competitiveness Report» de 1992, on a demandé à des gens d'affaires et chefs d'entreprises de 22 pays de l'OCDE si l'ingénierie était une carrière qui attirait les jeunes. Or, les pays anglophones se sont classés tout à la fin, soit la Nouvelle-Zélande, 18e, les États-Unis, 19e, le Canada, 20e, l'Australie, 21e, et le Royaume-Uni, 22e. Les jeunes sauraient-ils quelque chose que les politiciens et les dirigeants d'entreprise ignorent?

La culture des jeunes, telle qu'elle est représentée par les cyberpunks et les jeunes des clubs, est terne, elle n'est pas ouverte sur la vie comme l'était celle des hippies des années 60. Les écoles sont devenues des arsenaux où règne une atmosphère fort peu propice à l'apprentissage. Le taux de divorce et de dislocation des familles grimpe vertigineusement, tandis qu'on ne parvient pas à déterminer tous les coûts liés à la nouvelle «culture des garderies», qui a remplacé la famille comme principale institution d'éducation des enfants. L'érotisme, qui transmet la sensation par le sentiment, est refoulé par la pornographie, qui transmet la sensation par la pensée.

Ordonnance

Dans la psychologie jungienne, il est dit que les dieux de l'Olympe ne sont pas morts, mais qu'ils sont devenus des symptômes. De même, la Grande Déesse sombre est revenue nous hanter. Les sentiments et le rapprochement, comme le tribalisme, les relations entre l'homme et la femme, se désintègrent. Les adolescentes préfèrent avoir un enfant sans mari. L'orthodoxie «stalinienne» du mouvement féministe, prisonnière du logos de l'homme, nie l'érotisme féminin et rejette tous les nombreux visages de la Grande Déesse, sauf un. Même la maternité aurait trahi la cause.

Comme ordonnance, nous devons réapprendre le vocabulaire du sentiment et lui redonner sa valeur. C'est un vocabulaire que les femmes, traditionnellement, ont conservé depuis les débuts du patriarcat et que les arts enseignent. Nous devons enseigner aux jeunes tout le spectre plein de richesses de l'esthétique, pas seulement le gothique cyberpunk. Nous devons nous rappeler que le mot «technologie» vient du grec «tekhnê», qui signifie art, et de «logos», qui signifie raison, c'est-à-dire «art raisonné», et que l'art est la technologie du coeur, tandis que la science est la technologie de l'esprit. Nous devons reconnaître qu'il existe quatre facultés de connaissance, que chaque individu possède des capacités distinctes et que l'individuation exige que toutes quatre soient cultivées. Nous devons reconnaître que l'éducation par les arts fournit un vocabulaire aux sentiments. Enfin, sans un sentiment d'appartenance, sans le sentiment de l'ordonnance des multiples parties de l'univers, les travailleurs d'une nation ne peuvent atteindre la compétitivité économique, sauf par la crainte et la coercition.

Pronostic

Si nous suivons ces étapes, nous pourrons avoir une nouvelle vision de l'avenir, un avenir axé sur l'ordonnance des nombreuses parties de l'univers, doté d'un vocabulaire pouvant exprimer les émotions partagées par le jeune et le vieux, l'homme et la femme, le travailleur et le gestionnaire, Dupont et Durand, la tribu et la nation, un avenir où la technologie de l'esprit trouvera son pendant dans la technologie du coeur. La première démarche vers cette économie plus joyeuse, c'est l'éducation par l'art!

Capacités créatrices dans le monde des arts et des affaires

Elizabeth Straus
Chanteuse d'opéra
Chef d'entreprise commerciale
Professeure de théâtre à l'éducation des adultes et à l'Université de Waterloo, en Ontario

Les affaires, les arts et notre pays vivent une période de crise et une période d'espoir. Fort heureusement, les arts constituent une solution éventuelle aux difficultés économiques, pédagogiques et sociales que nous éprouvons dans les années 90.

Le temps est venu de cesser de regretter le passé, nous devons plutôt nous tourner avec optimisme vers l'avenir. Mais on ne saurait considérer l'avenir en formulant des souhaits fantaisistes ou en rêvant. L'avenir est une chose sérieuse. Comme disait Casey Stengle, «l'avenir n'est plus ce qu'il était».

Mon histoire personnelle illustre, d'une certaine manière du moins, ce qu'on arrive à faire en combinant les arts et les affaires. Il n'y a pas beaucoup de chanteurs ou chanteuses d'opéra qui osent se lancer dans une deuxième carrière en s'aventurant dans une entreprise de fabrication. Encore moins nombreux sont ceux et celles qui reconnaissent avoir accumulé leur premier million en exploitant leurs talents théâtraux.

Mais je vais vous dire une chose : c'est très facile de faire de l'argent en affaires. Il suffit de trois éléments de base, soit l'attitude, les tendances et le travail.

Il est essentiel d'adopter une attitude positive, qui traduit la volonté de réussir et qui motive l'individu à se concentrer sur l'atteinte de ses objectifs.

Le travail, surtout mental, environ vingt heures par jour, influe grandement sur cette attitude.

Surveiller les tendances permet de déterminer ce qu'on va faire demain, la semaine prochaine et au cours des dix années à venir.

Les tendances reflètent les besoins, les désirs et les habitudes de la population. Les recherches portant sur les tendances comme celles qu'ont effectuées Faith Popcorn et Brain Reserve aux États-Unis sont de pures merveilles. Parce que les tendances servent à prévoir les actions des gens, elles s'appliquent aussi bien aux affaires qu'à l'avancement des arts. À mesure que la tendance se réalise, on lui compare le produit, le concept ou l'idée.

Nous savons ce que seront les tendances au cours des dix prochaines années. Ce qu'il nous reste à trouver, c'est comment exploiter ces tendances.

Nous savons que le consommateur veut se protéger, il cherche un endroit où il trouvera isolement, évasion, paix, protection et sécurité. Par exemple, les achats à domicile ont grimpé de 80 à 200 milliards de dollars en 1990 aux États-Unis. Les ventes de maïs éclaté aux micro-ondes s'élèvent à 300 millions de dollars par année.

Le nouveau phénomène auquel on assiste s'appelle le «clanisme». Il s'agit d'une nouvelle manière d'entretenir des liens avec d'autres personnes qui nous inspirent la sécurité. Ces personnes sont apaisantes, elles ont des points en commun avec nous, elles nous aident à nous tenir à l'écart du stress et des dangers. Le clanisme favorise la formation d'une famille étendue — un lieu de collégialité, de partage des valeurs et de sécurité économique.

Le clanisme est essentiel aux arts et aux artistes. Pour cette raison, c'est la première tendance que nous devons considérer, pour lier ensemble des besoins, des préoccupations, des croyances et des théories similaires.

Ce même consommateur est à la recherche d'une évasion imaginative (de préférence sans quitter son fauteuil), de moyens d'alléger son stress et d'une solution rapide à ses malaises sociaux.

Cette évasion imaginative pourrait prendre la forme de luxes abordables, parce qu'on se préoccupe beaucoup d'accumuler des réserves pour l'avenir (nous savons que nous ne pouvons pas dépenser tout l'argent que nous gagnons, parce que le gouvernement ne prendra pas soin de nous quand nous seront âgés). Toutefois, nous exigeons une certaine qualité de vie et nous nous efforçons de tirer le plus possible de chaque jour que nous vivons. Notre obsession devient alors «Je le veux, je l'aurai, je le mérite bien», il faut que ce soit ce qu'il y a de mieux, et si nous ne pouvons pas obtenir ce que nous désirons, nous prendrons autre chose, mais il faut toujours que ce soit ce qu'il y a de mieux. La qualité est un facteur fondamental de la satisfaction, car on ne peut satisfaire ses fantaisies avec des objets de qualité inférieure.

Lorsque les gens s'offrent des fantaisies, ils veulent que le produit soit conçu spécialement pour eux. Il doit être unique, afin de correspondre à leur personnalité unique. Nous sommes à l'ère de la personnalisation et du sur mesure, et cette tendance ira en s'intensifiant tandis que nous avancerons dans l'ère du moi. Les cosmétiques seront per-

sonnalisés, les bouteilles de vin aussi. Les croisières, les cours, la religion seront adaptés aux besoins des individus — même le héros ou l'héroïne d'un roman pourra porter le nom du lecteur ou de la lectrice.

La santé, les médecines douces et la longévité suscitent un intérêt très particulier. L'objectif sera de mener une vie de qualité pendant longtemps. En 1990, les ventes de Retin A sont passées de 20 à 60 millions de dollars.

Aujourd'hui, c'est le client qui est le maître, et il achète d'une manière défensive, afin d'en avoir le plus possible pour son argent. On pourrait calquer comme slogan : «Ne vous demandez pas ce que votre client peut faire pour vous, mais demandez-vous plutôt ce que vous pouvez faire pour lui.»

Nous entrons dans une ère nouvelle et nous avons été conditionnés à croire que nous étions invincibles - nous pouvons tout avoir et être tout ce que nous voulons. Réussir! Conquérir! Gagner! Influencer! Accumuler! sont devenus les mots à la mode.

Enfin, nous avons assumé la responsabilité sociale de pourvoir aux besoins de nos enfants et de sauver la planète pour eux. La lettre «E» est devenue la plus importante de l'alphabet : Environnement, Éducation, Éthique, Excellence.

Pour survivre, les arts doivent eux aussi brandir l'étendard des quatre E. L'excellence est liée à notre attitude. En affaires, le succès engendre le succès. Les attitudes positives font naître encore davantage d'attitudes positives. Si la rumeur veut qu'une entreprise soit en difficulté, soyez certains qu'on l'évitera comme la peste. La nature humaine est telle que nous ne voulons pas nous entourer de perdants.

Dans cette optique, les arts n'ont pas imité le monde des affaires. Il est temps que les artistes se débarrassent de leur image de parent pauvre. Cessons de manifester de l'humilité et de la gratitude pour les quelques miettes de fonds publics qu'on nous distribue parcimonieusement, arrêtons de maugréer et de ramper, et utilisons plutôt cette énergie pour progresser et pour améliorer notre situation. Nous ne pouvons pas retrousser nos manches si nous nous tordons les mains de désespoir.

Chacun de nous peut faire sa part, si minime soit-elle. Par exemple, prenons la résolution de ne plus jamais dire : «Je ne suis qu'un artiste», «je suis un artiste qui lutte» ou «je suis un pauvre artiste». On ne peut pas être artiste et pauvre en même temps. Chaque fois qu'un artiste prononce l'une de ces phrases, il renforce l'image, en lui et devant le monde, suivant laquelle il est pauvre, il crève de faim, il est dépendant et il ne vaut rien.

Le temps est venu de sortir de notre coquille et de considérer l'art dans l'optique des affaires. En affaires, le client veut connaître les caractéristiques du produit, mais il l'achète pour les avantages qu'il en retire. De la même manière, il est primordial que nous transformions les caractéristiques de notre art en avantages.

Si nous ne croyons pas à la valeur de notre produit, comment parviendrons-nous à convaincre les autres d'y croire? En revanche, si j'en connais la valeur, je peux y croire, et si j'y crois, je peux le vendre. Le succès vient lorsqu'on transforme la connaissance en action positive.

Croire à l'échec peut devenir une réponse conditionnée, mais croire au succès aussi. Les champions et championnes s'entraînent aussi bien mentalement que physiquement. Ils envisagent mentalement le succès et le vivent avant qu'il se réalise. Une question d'attitude!

Pour transformer l'art en produit rentable, il faut tout d'abord informer la population. À cette fin, empruntez la méthode du drame éducatif. Commencez là où vous en êtes maintenant!

Nous traversons actuellement une période de chômage élevé - 1 500 000 chômeurs et chômeuses, sans compter 848 000 travailleurs et travailleuses à temps partiel. À 10,8 pour 100, notre taux de chômage est le plus élevé du Groupe des sept pays les plus industrialisés. Vingt pour 100 des chômeurs appartiennent au groupe des 15 à 24 ans. Imaginez les conséquences de cette situation sur la prochaine génération. Quelle sera son attitude?

Des milliers de jeunes diplômés et diplômées se battent pour se tailler une place dans une économie où les employeurs exigent une formation spécialisée et de l'expérience, tandis qu'ils continuent de réduire considérablement leur personnel et qu'ils suppriment les possibilités d'emploi.

La tendance observable ici montre que plus de gens vont occuper des postes d'exécutants, alors qu'ils devront en même temps exercer des fonctions auparavant assumées par les gestionnaires et les superviseurs. Graham Low, un sociologue de l'Université de l'Alberta, affirme que la tendance consistera à créer des équipes de travail autogérées.

Les compétences de base, comme l'autogestion, le sens de l'initiative, la faculté d'adaptation, l'autonomie, la détermination, la créativité, la capacité de prendre des décisions, etc., sont des conditions essentielles à la survie. Dans quels programmes scolaires les gens acquièrent-ils ces compétences?

Fort heureusement toutefois, les ouvrages scolaires actuels mettent l'accent sur le développement de ces compétences, autrefois négligées. On se dirige vers un programme élargi, qui établira un lien entre les gens, les idées et les phénomènes.

On souhaite qu'à la fin de la neuvième année, les élèves soient en mesure de maîtriser leur langue, de penser, d'apprendre, de communiquer, de résoudre des problèmes, de comprendre leur univers, d'utiliser à la maison et au travail ce qu'ils ont appris à l'école, d'étudier le passé pour mieux préparer l'avenir, de vouloir préserver la paix dans le monde et les droits de la personne et enfin de tenir en haute estime l'apprentissage, leur santé et les critères esthétiques. Or, on reconnaît que l'art est l'un des principaux moyens d'atteindre ces objectifs.

Pendant des années, nous avons cru que c'était cela que nos enfants apprenaient à l'école. Cependant, les attentes étaient exposées dans les objectifs scolaires, mais on en faisait peu de cas dans les programmes — sauf dans les programmes de formation artistique, mais qui s'en préoccupait?

L'avenir des arts réside dans la transposition de l'apprentissage scolaire dans la vie. C'est pourquoi nous devons rendre les arts fonctionnels et accessibles à chaque élève. Le mot «arts» doit prendre un sens aussi générique et aussi global que certains autres mots comme «fondements».

Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de participer à un travail de recherche qui posait la question suivante : «Quelles sont les compétences les plus en demande sur le marché du travail?» Malgré des milliers de dollars, un document de cinq cents pages et des centaines d'heures consacrées à recueillir les opinions des gens d'affaires, nous ne sommes pas parvenus à trouver la réponse. J'ai toutefois poursuivi mes travaux et j'ai découvert quelques indices dans une recherche entreprise par l'État de l'Ohio auprès d'une centaine d'entreprises et qui s'étalait sur plus de quinze ans.

Les chercheurs et chercheuses ont dressé une liste de 77 compétences qu'ils ont regroupées en neuf catégories. Parmi ces compétences, on retrouvait notamment la communication, le travail avec les autres, la résolution de problèmes, l'analyse, l'évaluation, la planification, l'organisation, la gestion de soi et des autres, la prise de décisions et l'éthique du travail.

J'ai ensuite examiné les programmes scolaires pour trouver où, dans le système scolaire, on enseignait ces compétences d'une manière organisée et responsable. Or, elles se trouvaient dans les programmes d'enseignement des arts, et personne ne le savait.

La communication était le troisième objectif dans le guide de la musique, la résolution de problèmes était le huitième, l'analyse et l'évaluation le premier, l'organisation le deuxième, la prise de décisions le premier et l'éthique du travail le neuvième et le troisième!

Les compétences exigées le plus souvent sur le marché du travail et dans les établissements d'enseignement supérieur sont celles que l'on transmet par le moyen de l'enseignement des arts. Il faut maintenant le dire à tout le monde.

En tant qu'enseignants et enseignantes, nous pouvons maintenant affirmer avec certitude qu'en plus des objectifs très apparents liés au produit dans le domaine des arts, il existe toute une gamme d'avantages qui n'ont pas encore été révélés et certainement pas mesurés, évalués ni reconnus sur le plan pédagogique.

Mon expérience de première main en ce qui concerne la reconnaissance des compétences acquises par l'entremise des arts est survenue lorsque j'ai décidé de quitter l'Europe pour revenir au Canada et que j'ai abandonné ma carrière internationale de chanteuse d'opéra et de concert. Je savais que les compétences acquises au cours de mes dix années de carrière me serviraient dans le monde des affaires.

La seule expérience acquise dans le cadre des auditions et de la négociation des contrats m'avait permis de développer de nouvelles aptitudes comme la confiance en moi, la persévérance, la patience, le sens du leadership, la sensibilité, le sens des responsabilités ainsi que la capacité de résoudre des problèmes et de prendre des décisions. Je ne possédais absolument aucune de ces compétences avant d'entreprendre ma carrière, du moins pas au même degré qu'elles se trouvaient quand j'ai décidé de changer l'orientation de ma carrière au théâtre.

Cependant, lorsque j'ai entrepris de développer le potentiel que je venais de me découvrir en m'engageant dans le monde concurrentiel des affaires, j'ai dû faire face à la méfiance des employeurs et plus particulièrement du personnel des ressources humaines, qui semblaient douter des compétences que j'affirmais posséder. Même si je possédais les compétences qualifiées d'essentielles dans les offres d'emploi, je n'avais aucun document officiel attestant du moment où je les avais vraiment acquises. La manière dont je les avais acquises, c'est-à-dire par ma carrière artistique, était considérée tout au plus comme non traditionnelle, et elle éveillait le plus souvent les soupçons.

Si les artistes professionnels éprouvent de telles difficultés, qu'en est-il alors des diplômés et diplômées des programmes d'enseignement des arts qui ne trouvent pas d'emploi ou de ceux et celles qui tentent d'explorer de nouveaux domaines après leurs études?

Cette question s'est révélée encore plus grave quand on a établi que le nombre d'élèves en art dramatique avait augmenté d'une manière incroyable en Ontario, passant de 700 au milieu des années 70 à 42 000 dix ans plus tard. Quelles étaient les chances d'emploi de ces jeunes fervents

et ferventes des arts? Qu'est-ce qui les a attirés en si grand nombre vers les arts? Pour le bien de ces jeunes gens, il était de la plus haute importance d'effectuer des recherches sur la valeur accordée aux arts.

Il est normal qu'une personne ayant acquis des connaissances en art dramatique, en opéra et en théâtre s'interroge sur l'attention qu'on accorde au développement des compétences par l'entremise des arts. Ceux et celles d'entre nous qui ont connu la magie de passer d'une profession à une autre sur les planches considèrent sans doute moins difficile ce même changement de rôles dans la vie réelle.

Cependant, pour le monde des affaires et les individus qui y tirent les ficelles, ce passage d'un rôle à un autre semble beaucoup plus difficile à accepter que pour l'acteur.

Mon histoire personnelle est un peu longue et ne s'applique pas, dans le détail, à cette situation, mais pour aller au fond des choses j'ai investi jusqu'au dernier sou que j'ai pu trouver pour lancer ma propre entreprise. Les seuls outils dont je disposais étaient les compétences que j'avais acquises au cours de ma carrière artistique. Le produit m'était complètement étranger, mais je ne crois pas vraiment que le produit ait de l'importance. Les principes restent les mêmes.

À la fin de la première annee, j'avais récupéré mon investissement de 96 000 dollars et après trois ans, cette entreprise de fabrication industrielle avait un chiffre d'affaires de plus d'un million de dollars par année. Tout cela, grâce à quelques compétences acquises dans les salles d'opéra!

Cette expérience m'a poussée à poursuivre des recherches dans le domaine des arts, jusqu'à la thèse de doctorat, tout en me permettant de vivre.

Si l'argent était ce qu'il y a de plus important pour moi, j'aurais continué d'exploiter cette entreprise. Je l'ai toutefois vendue, et ma nouvelle passion consiste à aider les autres à apprendre comment ils peuvent tirer profit de leurs compétences.

J'aimerais vous raconter l'histoire du vieil homme qui trouva un jour une grenouille qui parlait. Celle-ci lui dit : «Si tu me donnes un baiser, je vais réaliser tes rêves les plus fous.» Pour toute réponse, le vieil homme glissa soigneusement la grenouille dans sa poche. Elle lui cria alors : «Hé l'ami! As-tu compris?» Ce à quoi il répondit : «Certainement, mais à mon âge je trouve beaucoup plus extraordinaire de posséder une grenouille qui parle.» Ma grenouille qui parle, c'est le changement qui peut survenir dans tout votre système scolaire grâce à la sensibilisation aux arts.

Pendant plusieurs années, j'ai vécu l'expérience enrichissante et valorisante d'enseigner à l'université. Parmi les tâches qui m'ont été confiées, on m'a demandé de donner aux gens d'affaires un cours sur la pensée critique, au département de l'éducation permanente. Après bien des négociations, mon supérieur a accepté d'appeler le cours Pensée critique suivant une approche artistique. Les discussions furent ardues, car il était sûr qu'il n'y aurait aucune inscription.

Or, le nombre d'inscriptions n'a causé aucune difficulté — et le taux d'abandons non plus. Quel plaisir nous avons eu! L'analogie et l'induction s'appliquent aussi bien à l'art qu'à la science. Nous avons eu beaucoup de plaisir à parler de la pensée analogique en étudiant William Harvey, qui compare le coeur à une pompe, et Bohr, qui représente l'atome sous la forme d'un minuscule système solaire.

Nous avons établi des comparaisons dans le domaine de la pensée inductive en apprenant à reconnaître différents types de musique et d'art — et nous avons découvert que la pensée inductive était le type de raisonnement que les médecins utilisent pour diagnostiquer les maladies.

Nous avons appris à résoudre des problèmes à l'aide du drame et nous nous sommes familiarisés avec la pensée convergente et la pensée divergente en faisant des collages. Nous avons exploré la créativité et la peur en manipulant une grosse boule d'argile. Nous avons étudié aussi la personnalité humaine : émotions, sentiments, anxiété, empathie, apathie, insécurité, infériorité, stress, dépression et échec, au moyen du mouvement, de tableaux, de la danse et de la musique.

L'administration n'a pas bien compris cette méthode, mais les étudiants et étudiantes adultes qui marchaient péniblement dans la neige, le soir, par des températures sous zéro, pour venir au cours l'ont certainement comprise. Ils n'ont pas manqué un cours et aucun n'a abandonné. Dans un commentaire écrit, à la fin du cours, les étudiants et étudiantes ont dit que celui-ci était trop bref et qu'ils avaient besoin d'une deuxième partie, car ils ne faisaient que commencer à appliquer les arts à la vie.

Les étudiants et étudiantes ont aussi appris le nom de leurs confrères et consoeurs et ont établi un réseau d'amitiés qui s'est développé. Certains d'entre eux suivaient des cours du soir ensemble depuis cinq ans sans même connaître le nom des autres. Lorsqu'ils ont appris le nom de leurs confrères et consoeurs, ils se sont enrichis et les arts les ont liés les uns aux autres.

Aujourd'hui, ils assistent à des concerts ensemble, et ils savent à quoi ressemble une galerie d'art parce que quelqu'un les a pris par la main et leur a dit : «Venez, les arts ne vous feront pas de mal, ils vont vous faire communier avec vous-même et avec le monde.»

Qu'est-ce que l'avenir nous réserve? L'avenir des arts repose sur un changement d'attitudes, et la force motrice de ce changement est ici dans cette salle. Pensez au succès en changeant la connaissance en action positive.

Nous devons nous mettre en marché et notre plan de mise en marché doit être dynamique. Nous devons connaître parfaitement nos produits. Le peintre doit connaître l'opéra et le danseur doit entretenir des rapports avec le sculpteur. Nous devons connaître chacun des arts, pas seulement le nôtre.

Nous devons cesser de nous faire concurrence les uns les autres. Pendant trop longtemps, la lutte pour obtenir une part supplémentaire du magot nous a divisés et cette division nous a fait perdre la mainmise sur notre marché. Avec l'image la plus positive qui soit, nous pouvons nous regrouper et nous devons présenter notre produit au public acheteur.

Nous devons connaître les tendances de l'art et les précéder d'un pas, pour que nos arts demeurent un produit commercialisable dans un monde qui évolue rapidement.

Cent mille personnes ont travaillé ensemble pendant trente ans pour construire chacune des pyramides d'Égypte. Essayez d'imaginer ce que pourraient construire 100 000 artistes travaillant ensemble pendant dix ans.

Une nouvelle mentalité renouvelle la manière dont nous travaillons dans ce pays. Il ne s'agit pas de mysticisme ou de renaissance spirituelle, mais d'une nouvelle attitude, qui se rapporte à ce que nous voulons faire de notre travail et de nos vies. Mais surtout, elle se rapporte à la manière dont nous choisissons d'utiliser notre liberté.

L'avenir est tout près de nous. L'être humain défie constamment le temps. L'homme dit : «Vois comme ma technologie est efficace, je peux couper cet arbre en quinze minutes.» C'est vrai, mais il a fallu 150 ans pour que cet arbre devienne ce qu'il est aujourd'hui. Nous ne devons pas permettre que cette destruction se produise dans l'environnement ni dans les arts.

Notre patrimoine est constitué du travail des artistes qui nous ont tracé le chemin, et c'est maintenant à nous de construire pour demain et pour nos enfants. Les compétences acquises grâce aux arts nous en donnent les moyens.

Production et consommation de produits culturels, une affaire d'éducation

François Colbert
Professeur titulaire de marketing et titulaire de la Chaire de gestion des arts
École des hautes études commerciales de Montréal, Montréal

D'un point de vue économique, les produits culturels sont soumis aux mêmes lois que tous les autres biens de consommation : pour que les producteurs puissent survivre sur un marché, il faut qu'il y ait des acheteurs prêts à se procurer les produits mis en vente, et du nombre de consommateurs potentiels dépendra la quantité de biens à produire, et donc le nombre de producteurs pouvant trouver une place sur ce marché. Par ailleurs, à la différence d'autres secteurs de l'économie, la consommation de produits culturels est conditionnée en grande partie par l'action d'intervenants dans la société sur lesquels les entreprises culturelles n'ont pas de contrôle. L'école constitue l'un de ces intervenants, l'autre étant la famille. Nous verrons plus loin que l'école et la famille ont une influence profonde sur l'intérêt des enfants pour les arts, et que cet intérêt se développant dans l'enfance, les producteurs de biens culturels n'ont que peu d'influence sur cette variable.

Précisons immédiatement pour le bénéfice du lecteur que les mots «marché» et «consommation» sont ici employés autant dans le sens de gens effectuant une dépense pour se procurer un bien que dans celui de ces mêmes gens dans leur action de consommer ce bien. En effet, on peut mesurer le niveau de consommation des produits culturels par le biais de ce qui est dépensé par les ménages pour l'acquisition de ces produits; mais il faut tenir compte d'une autre dimension liée à ces mêmes produits, soit l'intérêt manifesté par le citoyen pour tout ce qui touche la culture. Un consommateur peut manifester son intérêt de diverses façons; il peut assister à des spectacles gratuits, emprunter un livre à un ami ou à un parent, regarder une émission à caractère culturel à la télévision ou l'écouter à la radio; on ne tiendra pas compte de cette consommation dans les statistiques de dépenses des ménages. Par ailleurs, cet intérêt peut aussi se manifester par l'inclusion de la dimension culturelle dans le quotidien des gens. Dans l'esprit du présent texte, nous référons donc à «marché» et «consommation» dans le sens du geste d'achat d'un produit culturel et dans le sens de la consommation proprement dite de ce même bien.

Dans cette communication, je tenterai de montrer comment l'école peut jouer un rôle important dans le développement

du marché pour les produits culturels. Mon propos s'articulera en trois points. Je définirai d'abord ce que l'on entend par «produits culturels», compte tenu de la vaste gamme de ces produits que l'on retrouve sur le marché; j'analyserai ensuite le profil des consommateurs; et je considérerai en troisième partie le lien entre le profil des consommateurs et le rôle de l'école en me référant aux études qui ont trouvé une forte corrélation entre l'«exposition» à des produits culturels en bas âge et la consommation à l'âge adulte. Il est à noter que j'emploie le mot «exposition» pour signifier soit le fait d'avoir assisté à des événements culturels, soit le fait d'avoir participé à l'organisation ou au déroulement de ces événements.

1. Les produits culturels

On peut diviser la gamme des produits culturels en deux grands secteurs : les arts et les industries culturelles.

Dans le premier cas, on parlera des arts d'interprétation (théâtre, danse, musique, opéra, etc.), des arts visuels (galeries d'art et musées, œuvres d'artistes visuels, etc.), des bibliothèques et du patrimoine. Dans le deuxième cas, celui des industries culturelles, on entendra essentiellement le film, le disque, le spectacle de variétés, l'édition et les métiers d'art.

Il existe au Québec des centaines de firmes qui, dans un secteur ou dans l'autre, mettent sur le marché des produits culturels. La variété des œuvres offertes au public est étonnante; les marchés pour chacun de ces produits sont d'ailleurs différents.

2. Les caractéristiques des consommateurs

Lorsque l'on examine le profil des consommateurs culturels, deux variables ressortent immédiatement de l'analyse. Il s'agit de la variable «scolarité-revenus» et de la variable «sexe de la personne». La partie «revenus» de la première variable nous amène par ailleurs à nous poser la question de l'impact négatif du prix d'achat des produits culturels sur leur accessibilité pour l'ensemble de la population.

2.1 La variable «scolarité-revenus»

Toutes les enquêtes faites auprès des publics des entreprises qui produisent des biens dans le secteur des arts montrent que la majorité de la clientèle possède un taux de scolarisation et un revenu élevés. Cette conclusion vaut pour tous les pays industrialisés où de telles enquêtes ont été menées; que ce soit au Canada, en France, en Angleterre, en Suède, en Australie ou aux États-Unis, cette même constatation revient chez tous les auteurs consultés.

Il est intéressant de remarquer aussi que le pourcentage de fréquentation des événements artistiques que l'on retrouve chez ces populations est similaire. Le tableau 1 illustre cet état de fait. On y voit des comportements relativement semblables dans les populations française et québécoise pour un certain nombre de manifestations culturelles; quoique des différences dans les objectifs et les méthodologies utilisées dans les deux sondages doivent nous inciter à demeurer prudent dans l'interprétation des résultats, cette constatation permet tout de même de réfuter le mythe que, contrairement au Québec, les entreprises artistiques de certains pays sont favorisées par une plus grande préoccupation des citoyens pour la chose culturelle.

Lorsque l'on analyse ainsi le profil social des auditoires, il convient toutefois d'établir des distinctions entre les divers produits culturels. En effet, le paysage culturel étant très diversifié, on trouve des productions qui intéressent des catégories différentes de consommateurs. Ainsi, les parcs historiques attirent une grande proportion de familles avec enfants, mais, plus important encore, on voit que la proportion de diplômés universitaires y est beaucoup plus faible que pour une manifestation telle que le Festival de théâtre des Amériques (tableau 2). Nous avons là une illustration de la différence dans les auditoires entre les produits que l'on pourrait classer dans la catégorie de «culture savante» et ceux qui se rapprochent de la catégorie «culture populaire». Dans cette dernière catégorie, on trouve des produits tels le théâtre d'été et les festivals populaires; on y retrouve aussi bon nombre de produits des industries culturelles comme les spectacles de variétés, les films d'action ou les romans «Harlequin».

En général, nous dirions que les produits du domaine des arts et ceux des industries culturelles qui peuvent être associés à l'art savant (œuvres classiques, films d'auteurs, romans de poésie, etc.) attirent une clientèle scolarisée à revenus élevés. Ce sont des produits qui demandent un degré d'apprivoisement plus grand, dont l'esthétique commande la maîtrise d'un certain nombre de clefs qui sont plus faciles à acquérir en bas âge et qui donc exigent un certain degré d'accompagnement, c'est-à-dire pour l'individu un apprentissage spécifique fourni par des personnes qualifiées.

Il est à noter aussi que le fait de détenir une scolarité élevée ne prédispose pas nécessairement à consommer des produits culturels. En effet, les auditoires des entreprises artistiques sont aussi constitués en partie de gens n'ayant jamais fréquenté ni le collège ni l'université. De la même façon, un bon nombre de diplômés universitaires ne s'intéressent aucunement aux produits culturels offerts sur le marché. Une partie de l'explication réside probablement dans le contexte familial et scolaire dans lequel l'individu a grandi.

2.2. La notion de prix appliquée aux produits culturels

Le niveau du prix fixé par un producteur pour un produit culturel peut avoir un effet dissuasif sur la consommation de ce produit; on donne parfois le prix du billet comme obstacle principal à la fréquentation plus grande des événements culturels. Il convient toutefois de nuancer une telle affirmation. En effet, la variable «prix» se compose de trois dimensions qui toutes jouent un rôle dans la décision du consommateur. Ces trois composantes sont : la valeur monétaire exprimée en dollars, l'effort que doit fournir le client pour se procurer et consommer le produit et les dépenses associées à la consommation.

Les première et troisième dimensions reposent sur la capacité de payer de l'individu. Selon son niveau de revenu, le consommateur potentiel pourra juger au-delà de ses moyens l'assistance à tel spectacle ou l'entrée à telle exposition; s'il croit pouvoir se permettre de défrayer le coût d'entrée, il sera peut-être stoppé par les dépenses associées à l'événement : les frais de déplacement, la garde des enfants, etc.

Cependant, même dans le cas d'un spectacle gratuit, ce même consommateur potentiel pourra juger qu'il lui est impossible de se rendre à l'événement parce que l'effort à fournir est trop grand. Cet effort peut relever du risque qu'il perçoit que l'événement considéré ne réponde pas à ses attentes; le consommateur possède bien souvent très peu d'informations sur le produit culturel offert, et la question fondamentale «vais-je aimer?» prend alors le pas sur les considérations de coûts ou sur le fait que le spectacle est gratuit. Cet effort à fournir peut aussi relever de la difficulté intrinsèque du produit culturel lui-même. En effet, certains produits exigent un niveau de connaissance ou de préparation que le consommateur potentiel n'a pas; une performance de danse contemporaine, un concert de musique moderne ou une exposition d'art actuel sont trois exemples de produits qui peuvent exiger un effort trop grand pour une partie de la clientèle des arts.

Cette dimension de la variable «prix» que constitue l'«effort à fournir» peut expliquer la réticence d'une partie de la clientèle potentielle pour certains produits culturels; donc, au-delà des considérations de coûts d'entrée ou de coût d'achat dans le cas d'un livre, on doit considérer le niveau de préparation (certains diront d'éducation) exigé par la consommation de l'art et, par le fait même, le rôle que l'école peut jouer dans cette préparation.

2.3 Les femmes et les arts

Outre la scolarité et le revenu, la variable «sexe» constitue l'autre élément important dans l'analyse de la composition des auditoires. En effet, toutes les études dont nous parlions plus tôt arrivent à la conclusion que les femmes forment la plus grande partie des consommateurs de produits culturels. Pour certaines formes d'art, telle la danse par exemple, on peut trouver jusqu'à 70 p. 100 de clientèle féminine[1]; de la même façon, la lecture de romans est plutôt le fait d'une clientèle féminine.

La variable «sexe» en elle-même n'explique pas le peu d'intérêt des hommes, ou le plus grand intérêt des femmes, pour la chose culturelle. Il s'agirait plutôt d'un phénomène de genre (gender). Certaines études récentes[2] ont en effet montré que ce n'est pas tant le sexe de la personne qui la prédispose à aimer les arts mais beaucoup plus son «genre», c'est-à-dire sa capacité à s'identifier à une activité considérée par la société comme étant du genre «féminin». Les caractéristiques associées à la masculinité sont l'esprit de compétition et l'agressivité, caractéristiques que l'on retrouve dans les sports; à l'inverse, l'émotion, l'expression de cette émotion et la contemplation (passiveness) sont associées à la personnalité féminine, et c'est ce que nous retrouvons dans les arts. De fait, les produits artistiques sont par définition associés à l'émotion et l'expression de soi et sont beaucoup plus de nature contemplative (et passive) dans leur mode de consommation que les sports. C'est ainsi que la valorisation des sports pour les jeunes garçons et des arts pour les jeunes filles renforcent ce phénomène d'identification à un genre ou à un autre.

3. Le rôle de l'école

Dans cette dernière section, nous allons nous attarder sur la façon dont l'école peut jouer un rôle dans la constitution d'un marché pour les arts dits «savants». Il semble en effet que les produits des arts «populaires» trouvent plus facilement preneur auprès de la majorité de la population, alors que les arts savants se confinent à une catégorie particulière de consommateurs en fonction de caractéristiques sociodémographiques précises.

Plusieurs études montrent une forte corrélation entre l'exposition à des spectacles en bas âge et la fréquentation à l'âge adulte. Notamment, Leroy[3] en France et Book et

1. C. MCCAUGHEY. *A Survey of Arts Audience Studies : A Canadian Perspective 1967-1984*, Ottawa, Research and Evaluation, Canada Council, 1984.

2. Brenda GAINER. «The Impact of Gender on Marketing the Arts», *Actes de la Deuxième Conférence internationale sur le management des arts et de la culture*, Paris, HEC-Paris, 23-25 juin 1993.

3. Dominique LEROY, *Économie des arts du spectacle vivant*, Paris, Economica, 1980.

Globerman[4] au Canada rapportent le résultat de deux études montrant cette corrélation dans deux populations très différentes.

L'exposition en bas âge est constituée de deux composantes, la fréquentation d'une manifestation culturelle et la participation à une manifestation culturelle; or il semble que ce soit la deuxième façon de consommer un produit culturel qui favorise le plus la fréquentation future[5]. La pratique amateur en bas âge, le fait de participer à des spectacles ou à des expositions ont un effet certain sur la formation de l'intérêt pour les arts chez l'enfant.

Or, la fréquentation et la participation à des manifestations culturelles peuvent être valorisées soit par les parents des enfants, soit par l'école. En ce sens, l'école peut jouer un rôle central dans la formation des générations futures de consommateurs et peut être considérée comme un des éléments majeurs de l'élargissement du marché pour les arts; ce rôle est d'autant accentué dans les situations où l'éducateur doit remplacer, auprès des enfants, les parents qui ne s'occupent pas de l'épanouissement intellectuel de leur progéniture. L'école peut exercer cette influence de deux façons différentes.

Premièrement, l'école doit réitérer la maxime de nos ancêtres : «mens sana in corpore sano»; elle doit valoriser les arts tout autant que le sport chez les garçons et chez les filles. Elle doit valoriser l'équilibre entre ces deux rôles de la personnalité humaine que représentent l'agressivité du sport et la contemplation propre à l'art. De cette façon, l'école contribuera à développer des générations d'adultes, hommes tout autant que femmes, capables d'apprécier les produits culturels et désirant en consommer. Il est important que les jeunes ne soient pas cantonnés dans une activité pour les filles et une autre pour les garçons; par le travail que beaucoup d'éducateurs accomplissent déjà dans le domaine scolaire, on pourra peut-être, à long terme, «déféminiser» l'art ou alors rendre les garçons plus sensibles à cette réalité importante de la vie humaine.

Deuxièmement, l'école peut aussi accroître l'intérêt des jeunes pour les arts en encourageant la participation à la pratique amateur, et ce, tout autant dans les activités scolaires que dans les activités parascolaires. Elle ne devrait pas non plus négliger la fréquentation de spectacles ou d'expositions dans des lieux appropriés pour aider les jeunes à apprivoiser ces institutions et faire en sorte qu'ils s'y sentent à l'aise.

En encourageant la pratique des arts et en travaillant à éliminer les stéréotypes reliés au monde culturel, l'école contribuera à élargir le marché pour les arts. Et même si on ne connaît pas précisément l'impact que peut avoir l'école sur la consommation de produits du secteur des arts dits «savants» par une clientèle moins scolarisée, elle peut très certainement contribuer à faire en sorte que les auditoires ne soient pas composés en grande majorité de gens détenant un diplôme universitaire et que les gens de toutes formations académiques s'intéressent aux arts.

Dans la mesure où l'on croit aux vertus de l'humanisme chez les êtres humains, il est donc important, pour la croissance du marché des arts mais aussi pour les jeunes que l'on forme à la vie en société, que l'école fasse partie de cette «conspiration» du milieu de l'éducation sur la consommation de produits culturels.

Tableau 1

Comparaison France-Québec des pourcentages de fréquentation

	France %	Québec %
Cinéma	50	58
Théâtre	10	35
Ballet	5	7
Concert	8	14
Musée d'art	30	23
Sport	20	39

Source : MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC. «Repères sur quelques données comparées au Québec et en France». *Chiffres à l'appui*, vol. 2, n° 6, janvier-février.

4. S.H. BOOK et S. GLOBERMAN. *The Audience for the Performing Arts*, Ontario Arts Council, 1974.

5. W.G. MORRISON ET E.G. WEST. «Child Exposure to the Performing Arts : The Implication for Adult Demand», *Journal of Cultural Economics*, vol. 10, n°1, 1986, p. 17-24.

Tableau 2

Profil socio-démographique des consommateurs de certains produits de loisir

	Âge 35 ans et moins (%)	Femmes (%)	Diplômés universitaires (%)	Étudiants (%)
Festival de théâtre des Amériques	62,3	51,9	66,8	20,1
Festival de théâtre «jeunes publics»	63,9	66,9	61,1	11,3
Festival de jazz	64,2	33,7	55,3	17,4
Orchestre symphonique de Montréal (abonnés)	10,2	47,5	59,2	—
Festival des films du monde	66,6	52,2	64,8	23,9
Musée des beaux-arts	48,9	55,6	63,8	—
Exposition Ramsès	51,9	48,1	43,6	12,6
Exposition Picasso	43,9	53,5	65,8	14,9
Festival «Juste pour rire»	68,6	42,0	41,8	21,6
Grand Prix Labatt	70,3	30,6	31,7	8,2
Tennis Players	58,4	37,3	52,0	15,7
Parc national de la Mauricie	—	48,0	25,0	—
Parc historique national du Fort Chambly	53,0	—	24,0	—
Parc historique national du Fort-Numéro-Un-de-la-Pointe-de-Lévy	70,0	55,0	25,6	—
Winterlude Ottawa	—	51,0	35,1	—
Moyenne canadienne (1981)	55,0	50,3	11,7	—

Source : François COLBERT. *Le marketing des arts et de la culture*, Boucherville, Gaétan Morin éditeur, 1993.

Le nécessaire rapprochement du milieu des affaires et du milieu des arts

Diane Morin
Commissaire aux programmes
Commission d'initiative et de développement culturels
Ville de Montréal, Montréal

L'industrie culturelle montréalaise

L'industrie culturelle montréalaise, c'est maintenant un fait connu, compte parmi les industries qui caractérisent de façon marquante la personnalité de Montréal autant sur le plan économique, social et international. Pour ne citer que quelques chiffres, la Ville de Montréal abrite 80 p. 100 de l'ensemble des entreprises culturelles québécoises sur son territoire avec un chiffre d'affaires totalisant 3,5 milliards de dollars. Tout comme l'année précédente, la Ville de Montréal consacrait, en 1992, 3,4 p. 100 de son budget global à la culture.

Au-delà des chiffres et des statistiques, je voudrais brièvement souligner que cette industrie génère également des effets d'entraînement sur d'autres secteurs économiques, par exemple l'industrie des médias, de l'hôtellerie, de la restauration, du commerce de détail et évidemment sur l'industrie touristique dans son ensemble.

La culture agit aussi comme ciment social et intégrateur auprès des différentes communautés culturelles. Montréal est, à cet égard, en pleine mutation et doit relever le défi de créer des points de rencontre entre notre culture et celle des quelque 80 communautés culturelles composant le tissu montréalais.

L'excellent climat culturel de Montréal concourt à la qualité de vie de ses citoyens et de ses citoyennes et représente souvent un facteur décisif dans l'établissement d'entreprises à Montréal. La culture représente un facteur éducatif important pour l'épanouissement de chaque personne, de sa vision du monde, de sa créativité et de son sens critique. De même, la culture représente le plus bel héritage que l'on peut laisser aux générations futures.

Le rapprochement arts-affaires

Pourtant, trop nombreuses encore sont les entreprises culturelles qui manquent d'outils adéquats en gestion, en marketing et en finance pouvant assurer leur croissance, et ce, malgré le soutien reçu des paliers gouvernementaux. Les pouvoirs publics ne suffisent plus à la demande de ces entreprises, et il importe de sensibiliser, de surcroît, le secteur privé, bénéficiaire direct des retombées inhérentes au développement et à la consolidation de l'industrie culturelle. Cette situation a amené la Ville de Montréal, dès 1991, à considérer un des enjeux les plus importants de notre société montréalaise, celui de la relation d'interdépendance entre la culture et l'économie, celui du nécessaire rapprochement entre le milieu des arts et des affaires.

Ainsi depuis 1991, la Ville de Montréal, par le biais de sa Commission d'initiative et de développement culturels (CIDEC), dépose un plan d'action annuel visant à promouvoir de façon importante le partenariat Arts-affaires et à mettre en place des mécanismes concrets de collaboration entre ces deux milieux.

J'aimerais donc élaborer sur les principaux projets et programmes mis de l'avant par la CIDEC au cours de ces trois dernières années. Au chapitre de la promotion du rapprochement arts-affaires, la CIDEC a créé en 1991 le prix Arts-affaires de Montréal afin de souligner et reconnaître la contribution et le soutien du milieu des affaires au milieu culturel montréalais. Ce prix veut également promouvoir de façon importante des modèles de soutien aux arts afin d'inciter d'autres individus et d'autres entreprises du milieu des affaires à s'engager activement dans cette voie. Plus de 400 personnes provenant des deux milieux reconnaissent donc depuis deux ans une grande entreprise, une PME et une personnalité «arts-affaires» de l'année pour souligner leur contribution exceptionnelle à la promotion et à l'essor de la vie culturelle montréalaise. D'ailleurs nous avons le plaisir d'avoir parmi nous aujourd'hui, le premier lauréat de la catégorie «personnalité arts-affaires», M. Bernard Lamarre, ainsi que le président du jury pour les années 1991 et 1992, M. François Colbert.

Quant aux formes de collaboration concrètes entre les deux milieux que nous avons mises sur pied, il y a le programme de jumelages arts-affaires, fruit d'un partenariat entre la Chambre de commerce du Montréal métropolitain et la CIDEC qui a élaboré et qui gère ce programme. Quels sont ses objectifs et en quoi consiste-t-il? Il veut favoriser le développement des entreprises culturelles au plan de la gestion et de la mise en marché tout en permettant aux gens d'affaires et à ceux du milieu culturel de vivre, par le biais de ces jumelages, des expériences enrichissantes tant sur le plan personnel que professionnel.

Deux types d'engagement sont possibles dans le cadre de ce programme. Premièrement, l'engagement individuel : une personne-ressource du milieu des affaires met bénévolement à profit son expertise auprès d'un gestionnaire culturel. À titre indicatif, l'expertise offerte peut être en marketing,

en levée de fonds, en gestion, ou consister en un poste au sein d'un conseil d'administration.

Depuis le début de l'année 1992, une quarantaine de jumelages ont été réalisés, et l'évaluation monétaire de l'apport de l'ensemble des personnes-ressources se chiffre à quelque 120 000 $ pour des mandats majoritairement amorcés au cours de cette même année. Pour l'année 1993, l'apport monétaire estimé s'élève à près de 200 000 $. C'est dire toute l'importance que revêt ce programme pour les organismes culturels montréalais.

Quant à la deuxième catégorie d'engagement de ce programme, elle est de type corporatif. Il s'agit pour une entreprise du milieu des affaires de rendre des services gratuits quant au prêt de matériel (prêt de locaux ou d'équipement) à des services techniques en graphisme, imprimerie ou traitement de texte. Jusqu'à maintenant aucun jumelage de ce genre n'a été réalisé, faute d'offres de service. Je lance donc un appel aujourd'hui aux cadres, dirigeants d'entreprises ici présents pour combler cette lacune.

La Ville de Montréal a suscité d'autres projets de collaboration entre le milieu des affaires et le milieu culturel. Prenons l'exemple du projet «Les 6 à 8 culturels», initiative conjointe de l'Association des femmes d'affaires du Québec, de l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal et de la CIDEC. Les «6 à 8 culturels», projet réalisé en 1991 et 1992, consistaient en des visites mensuelles de galeries d'art contemporain. Elles comprenaient un exposé sur les techniques des arts visuels et sur la constitution d'une collection; une rencontre privilégiée avec un artiste-peintre; une présentation accompagnée d'une documentation sur les avantages fiscaux de posséder des œuvres d'art. Plus de 200 personnes ont bénéficié de ces rencontres, et, pour la majorité des galeries, les objectifs de départ, soit la mise en marché de l'art contemporain et l'élargissement de la clientèle par une nouvelle génération de consommateurs d'art, ont été réalisés.

De nouveaux projets verront le jour en 1993 et sont le fruit de collaborations diverses, notamment avec l'Association des femmes d'affaires du Québec pour le projet de mise en marché «Les rendez-vous culturels» avec le milieu des arts de la scène, l'Association des MBA du Québec pour leur projet de mise en marché avec l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal et la Chambre de commerce du Montréal métropolitain pour la promotion du partenariat arts-affaires.

Ces différentes formes de collaboration s'appuient toutes sur des comités de bénévoles, et je voudrais aujourd'hui louer leurs efforts, leur dévouement et leur conviction dans le nécessaire rapprochement du milieu des affaires et des arts. Je pense à la cellule «oméga» de l'Association des femmes d'affaires du Québec, à toutes les personnes qui se sont impliquées dans les jumelages arts-affaires et à l'Assemblée arts-affaires de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain dont la mission est de promouvoir le rapprochement des deux milieux.

Ces personnes, de par leur engagement et leur enthousiasme, contribuent au rayonnement du milieu culturel montréalais. C'est pour elles l'occasion de se valoriser, d'avoir de la visibilité, de relever des défis stimulants dans un tout autre domaine et, pour plusieurs, la possibilité de côtoyer la créativité artistique.

Quant aux entreprises, c'est l'occasion d'agir en bonnes citoyennes corporatives et de redonner une partie de ce qu'elles reçoivent à la communauté qui les entoure. De ce rôle social découle toute une série d'avantages. Le fait d'associer sa société à un événement culturel contribue à mettre en valeur l'image corporative de l'entreprise. Cela constitue également l'occasion de communiquer de façon originale avec la clientèle actuelle et potentielle.

Nul n'a besoin d'avoir un budget fort substantiel en dons ou en commandites pour faire sa part. Les occasions de maillage sont nombreuses : inviter, lors de colloques ou de séminaires, des artistes pour enrichir l'événement; organiser dans vos bureaux, pour le bénéfice de vos clients ou de vos employés, des mini-expositions en collaboration avec des galeries et faire ainsi connaître nos artistes d'ici; offrir à vos clients des billets de spectacles, des livres, des sculptures, des abonnements aux musées, aux théâtres; inviter un petit orchestre lors de réceptions, etc.

Outre les bénéfices mutuels aux milieux des arts et des affaires, je m'en voudrais de terminer cet exposé en omettant de souligner les valeurs véhiculées par ces nouvelles formes de partenariat et qui ont été, à mon avis, trop longtemps délaissées au cours des dernières années.

Jusqu'à maintenant, tous les projets arts-affaires mis de l'avant par la Ville de Montréal ont permis, entre autres, à de jeunes professionnels et des cadres d'entreprises de s'impliquer pour la première fois comme bénévoles auprès d'un organisme. Nous espérons ainsi amener une nouvelle génération à contribuer au mieux-être de sa collectivité et à être partie prenante de l'évolution de sa société. De fait, nous comptons sur toutes les personnes convaincues du partenariat arts-affaires, pour qu'elles inculquent à leurs employés et à leurs enfants le sens du devoir, de l'engagement, de l'entraide et d'une mutuelle compréhension d'un milieu différent du leur. Ne serait-ce pas là l'occasion d'une réelle jonction entre les arts, la culture, l'école et l'économie?

Le fait qu'aujourd'hui de plus en plus de formes de collaboration s'établissent entre les pouvoirs publics, les artistes, les organismes culturels, les gestionnaires et les entreprises du milieu des affaires est révélateur d'un changement certain d'état d'esprit. La Ville de Montréal souhaite que cette tendance s'accentue et compte poursuivre, appuyer et développer davantage des projets visant le nécessaire rapprochement des milieux des arts et des affaires.

Les arts et l'économie[6]

Bernard Lamarre
Président
Commission canadienne d'examen
des exportations de biens culturels, Montréal

Je ne vois rien qui a plus d'importance
pour le futur de notre pays et de notre civilisation
que la pleine reconnaissance du rôle de l'artiste.
Si les arts doivent nourrir les racines de notre culture,
la société doit faire en sorte que l'artiste
soit libre de suivre sa vision,
quel que soit le chemin où cela l'entraîne.

J.F. Kennedy. Discours en l'honneur de
Robert Frost, Amherst College, 1963.

1. L'importance des arts et de la culture dans le produit national brut (PNB)

1.1 Au Canada, les arts et la culture représentent 12 p. 100 du PNB (direct ou indirect), soit 12 p. 100 de 520 milliards de dollars : 62 milliards.

1.2 Au Québec, les arts et la culture représentent 25 p. 100 de 62 milliards de dollars, soit environ 16 milliards :

— ces secteurs fournissent de l'emploi à 200 000 personnes;

— le budget du ministère de la Culture est d'environ 250 millions de dollars.

1.3 Gouvernement du Québec : 40 p. 100 pour le budget de la santé et de l'éducation, moins de 1 p. 100 dans le secteur des arts et de la culture.

1.4 Secteur manufacturier offre de moins en moins d'emplois. Secteur services devra augmenter les emplois, entre autres en art. Nous devons avoir cette vision pour encourager les arts et la culture. Rappelons que Jonathan Swift a dit que la vision est l'art de voir les choses invisibles.

6. Il n'est pas toujours simple d'établir des liens ou d'avancer des hypothèses lorsqu'il s'agit d'associer les arts à l'économie. Pourtant l'un et l'autre de ces domaines gagneraient à mettre en commun leurs ressources. C'est dans cet esprit que M. Lamarre a choisi de développer, dans un style télégraphique, cinq aspects relatifs à ce thème.

2. Art et tourisme

2.1 Art et culture, deux stimulants pour l'industrie touristique, ce qui équivaut à environ 10 p. 100 du PNB.

2.2 Pays et villes préoccupés par les arts et la culture attirent plus de touristes.

Exemples :

- Paris : — art du passé : pont, architecture;
  — art du présent : théâtres, musées, mode, magasins, livres, opéra;
- New York : Broadway, expositions, architecture;
- Cambodge : Angkor Vat;
- Inde : Taj Mahal;
- Londres : théâtres, musées;
- Québec : beauté de la ville;
- Montréal : festivals, expositions, musées (Musée des beaux-arts fréquenté par 50 p. 100 des touristes).

2.3 Dimensions artistiques et culturelles sont de très grands stimulants économiques et touristiques. «Un beau voyage c'est d'avoir vu une œuvre d'art» (Suarès).

3. Créativité stimulée par les arts

3.1 Raisons d'être de la collection Lavalin :

— art contemporain pour stimuler la curiosité et la discussion de l'art;

— questionnement sur l'art visuel amène des questions sur d'autres formes d'arts : littérature, musique, théâtre, ballet, etc.;

— questionnement au plan professionnel, sur ses propres connaissances et sur le désir de faire mieux. Résultat : élargissement des compétences.

3.2 Conséquences comparables pour la population exposée à l'art, compte tenu que l'art bouscule, déconcerte et nous rend moins certains des vérités établies.

En art, il y a les créateurs et les exécutants, et parfois les exécutants dépassent les créateurs, exemple : Picasso et Braque dans le cubisme. Nous aussi comme exécutants nous pourrions être stimulés par les créateurs.

4. Créativité accrue dans le design, la recherche et le développement

4.1 Production industrielle transformée.

4.2 Environnement et recyclage nous amèneront à réduire la production de produits facilement recyclables comme ceux des pâtes et papiers, mines, produits manufacturiers (aluminium et autres). De plus en plus, il faudra moins compter sur les ressources naturelles.

4.3 Développement de l'industrie vers des produits non recyclables (pharmacologie, télécommunications, électronique, informatique, mode, meubles) en remplacement de produits importés.

4.4 Importance du design, de la recherche et du développement par les arts et la culture. Goethe a dit : «Dans l'art, le meilleur n'est toujours considéré que comme assez bien.» Et John Ruskin ajoute : «Si la vie sans industrie en est une de remords, l'industrie sans l'art est de la brutalité.»

5. Marchés internationaux

5.1 Tourisme, une forme d'exportation : l'art et la culture y comptent pour beaucoup.

5.2 *Import replacement* dans le domaine artistique : chansonniers, dramaturges, peintres, écrivains, musiciens, cinéastes, TV. Nos artistes feront connaître notre pays et nos produits.

5.3 Reconnaissance du design :

- — italien : chaussure, cuir;
- — scandinave : meubles, aciers spéciaux;
- — français : mode, parfums, transport ferroviaire;
- — japonais : voitures;
- — américain : aviation, cinéma.

Seule une plus grande importance apportée à l'art nous permettra d'atteindre une plus grande qualité dans le design des produits que nous développons et exportons. L'art, c'est l'exemple du dépassement de soi. Nous nous dépasserons en manufacturant des produits pour remplacer les produits importés que nous pourrons exporter par la suite. Je rappelle ici l'importance de l'art dans le PNB (produit national brut).

5.4 Je ne voudrais pas vous laisser sur une impression trop matérielle de l'art, voilà pourquoi je citerai Oscar Wilde :

«Le cynique est celui qui connaît le prix de tout et la valeur de rien.» Mais pour moi, même si l'art et la culture n'avaient aucune importance économique, je continuerais d'en être un fervent propagandiste. Mais quand on peut concilier les deux, soit l'émotion artistique et le bien-être économique, pourquoi pas.

Mot de la fin

Robert Lepage
Artiste-metteur en scène
Québec

J'ai choisi de vous parler de ce que je suis en train de faire en ce moment à Québec. Le maire, M. L'Allier, s'est intéressé à un projet, celui de transformer une caserne de pompiers de la fin du XIX[e] siècle en une sorte d'atelier. On éprouve certaines difficultés à désigner ce lieu parce qu'il n'y a pas d'endroit comparable au Québec ou au Canada. On essaie de créer, je dis «on», parce que maintenant je m'appelle Robert Lepage inc., et nous sommes plusieurs collaborateurs issus de différentes disciplines qui participent à la réalisation de ce projet afin de proposer quelque chose qui est un peu dans l'esprit de la Renaissance italienne.

Les têtes d'affiche de cette période de l'histoire étaient Vinci, à qui je porte une affection particulière, Michel-Ange, Raphaël et Verrocchio. Ces artistes ont un peu décloisonné les arts et la technologie; ils travaillaient dans de grands ateliers, et il était difficile de savoir qui était peintre, architecte, sculpteur ou médecin. Nous savons par exemple que Vinci passait des nuits à disséquer des corps humains. Était-ce dans le but d'étudier la musculature pour mieux la peindre, pour mieux la sculpter ou pour mieux la soigner? Au XV[e] siècle, la paroi entre les disciplines artistiques et scientifiques semblait très mince, au point où l'économie, la culture et l'éducation étaient étroitement liées. Notre projet peut sembler prétentieux, ambitieux, mais je crois que nous avons au Québec les ressources humaines pour le réaliser et créer des liens étroits entre différents secteurs d'activité.

Nous avons beaucoup réfléchi pour trouver la meilleure façon de réaliser ce projet. Nous avons recruté des gens. Nous avons réussi à interpeller des personnes qui ne sont pas à proprement parler des musiciens ou des techniciens du son. D'ailleurs, où commence et où s'arrête la frontière qui sépare celui que l'on nomme musicien ou que l'on nomme technicien du son? La paroi n'est-elle pas très mince? La ligne de démarcation me semble très abstraite. Nous pouvons faire la même constatation pour les artistes de l'image. Nous avons l'intention de travailler avec des gens qui sont de grands techniciens de l'image, mais sont-ils pour autant des artistes en arts visuels? On essaie donc de rassembler dans ce lieu des gens qui touchent un peu à toutes les disciplines et qui ne font partie d'aucune catégorie précise. Au cours des années, j'ai réalisé qu'un bon acteur n'était pas nécessairement celui qui avait étudié le théâtre. Curieusement, c'était souvent quelqu'un qui avait étudié le chant et qui possédait une grande culture et une grande intelligence.

Cela peut vouloir dire que l'idée de favoriser les spécialités, comme le fait notre société, ne garantit pas pour autant la qualité. Je crois que ce qui ajoute de la qualité à ce que l'on fait, c'est la culture. Et la culture, ce n'est pas uniquement la langue. C'est avant tout quelque chose d'individuel et de personnel qui s'enrichit en lien avec notre individualité. Récemment, l'École nationale de théâtre a annoncé un nouveau programme de formation en mise en scène. Cette école a eu la bonne idée de consulter tous ceux qui faisaient de la mise en scène au Québec. Les responsables nous ont demandé ce qu'il fallait faire pour apprendre à quelqu'un le métier de metteur en scène. Ils ont obtenu des suggestions assez intéressantes. Pour ma part, j'ai réagi un peu en mouton noir, car je ne crois pas qu'on puisse enseigner la mise en scène. Le metteur en scène, c'est à la fois un acteur, un écrivain, un architecte, un scientifique, c'est un peu de tout. Ce qui signifie qu'à la condition d'offrir un programme de 12 ou 13 ans, l'École nationale pourrait peut-être former un bon metteur en scène. Il y a certains métiers qui ne s'enseignent pas. Si je vous parle de cela, c'est que je veux vous amener à cette idée de transparence. J'ai été à même de constater depuis un certain temps que j'étais devenu une sorte d'ambassadeur, bien malgré moi.

J'ai acquis des pouvoirs qui pourraient faire l'envie de plusieurs hommes d'affaires et politiciens. À Rome ou à Londres, je côtoie des gens avec lesquels nos hommes politiques sont difficilement en contact. C'est peut-être lié au fait qu'on est toujours plus sexy quand on est un artiste! Par exemple, le jour où j'ai réalisé que j'étais capable de faire construire un monument des anciens combattants à Londres, alors qu'avaient échoué les tentatives de gens d'affaires canadiens installés à Londres, j'ai pris conscience que j'avais plus d'impact que je ne l'avais cru.

Je me suis souvent trouvé dans des situations où les artistes sont plus que décoratifs. On parle beaucoup du rapport entre la culture, les arts et le monde des affaires, comme celui d'un mariage intéressant. Je pense que cela va plus loin. Je crois que les artistes peuvent s'impliquer beaucoup plus dans l'industrie et dans l'économie. En ce moment, je travaille au Japon où le Tokyo Globe, théâtre shakespearien de Tokyo, est subventionné en majeure partie par Panasonic. Le gouvernement japonais fournit très peu d'argent à la culture en général. Ce sont les compagnies et le monde des affaires qui s'associent à différentes compagnies d'opéra ou de théâtre. Évidemment, c'est plus que ne le font au Québec les théâtres Alcan, O'Keefe ou Molson. Non pas que je n'apprécie pas ce qui se fait chez nous, mais je crois qu'il existe un mariage beaucoup moins platonique au Japon.

On sait que l'art dramatique évolue avec la technologie, mais on a très peu de moyens pour faire avancer les différentes formes d'art, surtout les arts d'interprétation. J'ai donc eu la chance de travailler en collaboration avec Panasonic et de m'exprimer grâce aux ressources de cette compagnie. Malgré tout, j'aimerais rappeler qu'il est important que les artistes gardent leur intégrité à l'intérieur de ce qu'ils font et qu'ils demeurent vigilants face aux conséquences de leur association avec d'autres. Je crois qu'il est indispensable de posséder une certaine culture, une certaine intelligence, une certaine conscience des gens avec lesquels on s'associe. Je pense que c'est là un peu le futur des arts.

Si les artistes veulent vraiment prendre la place qui leur revient, je ne crois pas qu'il faille continuer de se fier à l'aide sociale ou à l'aide gouvernementale. Il est préférable d'être libre si on prend sur nous de s'associer à d'autres sources financières. Par exemple, les Canadiens anglais se demandent pourquoi le théâtre québécois semble plus intéressant que celui du Canada anglais. Je crois que cela a beaucoup à voir avec la façon de faire les choses. Lentement au Québec, on réussit à changer le contenu en changeant le contenant. Malheureusement, au Canada anglais, les structures de production des pièces de théâtre sont souvent les mêmes et sont parfois très rigides. Il me semble évident que si l'on veut faire du gâteau ou différents desserts et que l'on utilise toujours le même moule, cela ressemblera toujours à la même chose. Il faut maintenant réinventer la façon de structurer un projet dans le but de le faire fleurir autrement. Les organismes gouvernementaux qui nous subventionnent nous emprisonnent dans des moules. Il faut se libérer de ce carcan. Il faut apprendre à être beaucoup plus autonome et essayer de créer ses propres liens avec le secteur privé.

On a souvent l'impression que les arts et la culture sont des objets de curiosité ou des fonctions décoratives. J'ai eu l'occasion dernièrement de faire de la mise en scène pour un chanteur rock très connu, Peter Gabriel. Celui-ci m'a mis en contact avec son univers, Real World, sa compagnie de disques. Cette compagnie est en soi une façon de faire et de penser. Peter Gabriel a su, à travers les années, s'affilier avec des groupes comme Apple et IBM tout en conservant son intégrité. C'est quelqu'un qui a beaucoup favorisé la diffusion de la musique, de la culture, de la danse, du théâtre et des arts visuels du Tiers Monde. C'est quelqu'un qui a réussi à créer une compagnie sérieuse et de qualité, et celle-ci a participé à la création de «Pop Stars» au Zimbabwe et au Zaïre. C'est donc quelqu'un qui a su utiliser le monde des affaires et trouver une façon intelligente, voire subtile, de changer l'économie.

À son contact, j'ai également été mêlé à des événements insolites et étranges. En effet, j'ai rencontré des gens qui faisaient partie d'un groupe de cymaticiens. La cymatique est la science qui guérit à l'aide des sons. Ce n'est pas une supercherie ou une quelconque invention du Moyen Âge. C'est un phénomène bien réel et qui a fait ses preuves.

Imaginez! Les cymaticiens guérissent à partir de cocktails de sons et ils savent créer de meilleurs groupements sonores que bien des artistes musiciens. J'ai donc réalisé que nous étions très liés à l'économie non seulement avec celle d'aujourd'hui, mais également avec celle de demain.

Bref, je reconnais toute la volonté manifestée par le monde des affaires. C'est d'ailleurs pourquoi je suis très heureux d'avoir été invité à exprimer mon poin. de vue à l'intérieur de ce forum. Si nous voulons que notre mariage donne des fruits et qu'il soit plus qu'une entreprise platonique ou décorative, nous devrons être créatifs, vigilants et concrets dans toutes nos associations. Voilà l'essentiel de mon propos. Je crois que c'est là la seule véritable porte de sortie, autant pour les artistes que pour les gens d'affaires.

En terminant, je pense qu'un bon artiste, qu'un bon homme d'affaires et qu'un bon éducateur doivent travailler dans le même sens. C'est un fait que les gens ne sont pas tous très cultivés. Il faut arrêter de faire semblant qu'ils connaissent l'opéra, la danse; il faut d'abord les éduquer et cesser de sous-estimer leur intelligence. Dans le même sens, j'emprunterai une citation de Robert Lévesque où il rappelle «qu'il faut faire attention car on vit dans une société qui surestime la culture des gens et qui sous-estime leur intelligence.» Je crois qu'il faut donc arrêter de servir aux gens des pauvretés comme on leur offre régulièrement à la télé et cesser de faire exactement le contraire de ce que nous devrions faire : élever la masse.